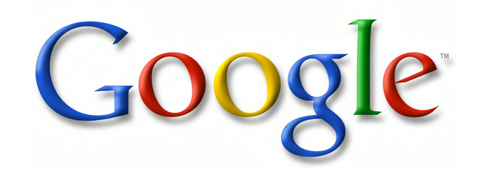





3





MEMOIRES DE LA OUR DE FRANCE,

our les Années 1688. & 1689.

PAR MADAME LA COMTESSE DE A FAYETTE.



A AMSTERDAM,

ez JEAN-FREDERIC BERNARD.

M. DCC, XLII.



AVERTISSEMENT.

IL eſt certain que Madame la Comteſſe de la Fayette avoit écrit des Mémoires de tout ce qui s'étoit paſſé à la Cour de France, depuis ſa premiére jeuneſſe: Mais M. l'Abbé de la Fayette, ſon Fils, ayant eu la facilité de prêter indifféremment ſes papiers à toute ſorte de perſonnes, la plûpart ſe trouvent aujourd'hui perdus, ou entre les mains des gens, qui ne s'en vantent pas. Le ſuccès qu'auront ſans doute ceux qui compoſent ce Volume, pourra engager les perſonnes, qui en poſſédent d'autres, à ne pas en priver le Public. Car quoique ces Mémoires ne ſoient, à proprement parler, que des Fra-

gmens ; il est aisé néanmoins d'y reconnoître l'Auteur de la Princesse de Cléves, à une certaine élégance de style, qui a été jusqu'à présent le partage d'un bien petit nombre d'Ecrivains ; & l'on y trouve d'ailleurs quantité de ces traits originaux, qui ne peuvent certainement partir que d'une Dame élevée à la Cour.



ME-



MEMOIRES DE LA COUR DE FRANCE,

Pour les Années 1688. & 1689.

Par Madame la Comtesse DE LA FAYETTE.



A France étoit dans une tranquillité parfaite, l'on n'y connoissoit plus d'autres armes, que les instrumens nécessaires pour remuer les terres, & pour bâtir. On employoit les Troupes à ces usages, non seulement avec l'intention des anciens Romains, qui n'étoit que de les

tirer d'une oisiveté aussi mauvaise pour elles, que le seroit l'excès du travail. Mais le but étoit aussi de faire aller la riviére d'Eure contre son gré, pour rendre les Fontaines de Versailles continuelles. On employoit les Troupes à ce prodigieux dessein, pour avancer de quelques années les plaisirs du Roi, & on le faisoit avec moins de dépenses & moins de tems, que l'on n'eut osé l'espérer.

La quantité de maladies, que cause toujours le remuement des terres, mettoit les Troupes, qui étoient campées à Maintenon, où étoit le fort du travail, hors d'état d'aucun service. Mais cet inconvénient ne paroissoit digne d'aucune attention, dans le sein de la tranquillité dont on jouissoit. La Tréve étoit faite pour vingt ans avec toute l'Europe.

Les

Les Impériaux, quoique victorieux des Turcs avoient encore assez d'occupation pour nous laisser en repos, & l'on espéroit que des conquêtes quasi sûres auroient plus d'appas pour eux, que le plaisir d'une vengeance douteuse. L'Espagne étoit trop abaissée, pour nous donner une ombre d'appréhension; l'Angleterre trop tourmentée dans ses entrailles, & les deux Rois trop liés, pour qu'il y eût rien à craindre. L'on étoit fort persuadé des mauvaises intentions du Prince d'Orange, mais nous étions rassurés par l'état de la République d'Hollande, dont le souverain bonheur consiste dans la Paix. Nous étions donc persuadés, que si la guerre commençoit, ce ne pourroit être que par nous.

Tout ce que je viens de dire laissoit au Roi le plaisir tout pur

de jouir de ſes travaux. Ses Bâtimens, auſquels il faiſoit des dépenſes immenſes, l'amuſoient infiniment, & il en jouiſſoit avec les perſonnes qu'il honore de ſon amitié, & celles que ces perſonnes diſtinguent par deſſus les autres. Il étoit bien perſuadé, que ſi la Paix du Turc ſe pouvoit faire, ſes ennemis ſe raſſembleroient tous contre lui, mais cette penſée-là étoit trop éloignée pour lui faire de la peine; cependant cet éloignement n'empêchoit pas que la politique ne lui fît prendre des précautions. Une de celles, que l'on jugea la plus utile; fut de s'aſſurer de l'Electorat de Cologne, ſans s'en ſaiſir. Nous étions déja les Maîtres de tout le haut Rhin, par la poſſeſſion de l'Alſace; il n'y avoit que Philiſbourg, que nous n'avions pas, mais l'on bâtiſſoit une Place à Landau, pour

pour rendre celle-là inutile aux Impériaux. Luxembourg nous mettoit tout le Pays de Treves dans notre dépendance, & une Place appellée le Mont-Royal, que nous faisions sur la Moselle, nous en rendoit entiérement les Maîtres. Par là l'Electeur de Treves, celui de Mayance & le Palatin étoit entiérement sous notre coulevrine, & les Ennemis du Roi ne pouvoient pas aisément se faire un passage par ces endroits-là. L'Electorat de Cologne étoit donc le seul, dont nous ne fussions pas les Maîtres, Nous l'avions été par la liaison que M. l'Electeur de Cologne avoit toujours eue avec le Roi; mais on le voyoit dépérir, & il ne pouvoit vivre encore longtems. Comme les Chanoines de cette Eglise sont tous Allemands, & qu'il en faut nécessairement

élever un à la dignité d'Electeur, le Roi n'en trouvoit aucun dans ses intérêts, que le Prince Guillaume de Furstemberg, qui y avoit toujours été, à qui il avoit donné l'Evêché de Strasbourg, après la mort de son Frere, qu'il avoit fait Cardinal, & à qui il avoit donné quantité de Bénéfices en France. Il avoit été de tout tems attaché au Roi, & c'étoit son Frere & lui, qui avoient ménagé tous les commencemens de la Guerre d'Hollande. Le Roi jugea donc qu'il lui étoit nécessaire de l'élever à cette Dignité, & l'on crut que l'on y réussiroit plus aisément, en le faisant du vivant de M. l'Electeur, qu'en attendant après sa mort. On fit donc consentir l'Electeur, à demander un Coadjuteur. On s'assembla, & après beaucoup de difficultés, que formérent les Partisans de l'Em-

l'Empereur & de l'Empire, M. de Furſtemberg fut élu Coadjuteur. On crut en ce Pays-ci, que c'étoit une affaire faite, & que rien ne pouvoit plus empêcher qu'il ne le fût. On dépêcha des Couriers à Rome & à Vienne. A Rome, pour avoir les Bulles, à Vienne pour l'Inveſtiture. Toutes les deux furent refuſées. L'Empereur refuſa par ſon intérêt particulier, & le Pape par une opiniâtreté épouvantable, mêlée d'une haine pour la France, & le tout couvert du voile de Religion & de zele pour l'Egliſe. On ne peut pas dire que le Pape ne ſoit homme de bien, & que dans les commencemens il n'ait eu des intentions très-droites, mais il s'eſt bien écarté de cette voye d'équité & de juſtice, que doit avoir un bon Pere pour ſes Enfans. Je crois que l'on ne doit pas trouver

mauvais, qu'il ait aidé l'Empereur, le Roi de Pologne & les Vénitiens, dans la Guerre qu'ils avoient contre les Infidéles. On peut même soutenir le parti qu'il a pris sur l'affaire des Franchises, & il est excusable d'avoir été offensé contre les Ministres de France, sur tout ce qui s'est passé dans les Assemblées du Clergé. Car c'est son autorité, qui est la chose dont l'humanité est plus jalouse, que l'on attaque, & quand l'humanité n'y auroit point de part, & qu'un Pape en seroit défait en montant sur le Trône de S. Pierre, ce seroit l'Eglise & ses Droits qu'il défendroit: mais un endroit où le Pape n'est pas pardonnable, ni même excusable, c'est la maniére dont il s'est comporté dans l'affaire de Cologne. Pendant le reste de vie de M. l'Electeur de Cologne, il refusa les Bulles

Bulles à M. de Furstemberg, qui avoit pourtant été élu Coadjuteur canoniquement, & qui avoit eu toutes les voix nécessaires, sans que le parti de l'Empereur, qui proposoit un Frere de M. de Neubourg, l'eût pu empêcher. Le Pape savoit l'état où étoit M. de Cologne, & qu'en ne donnant point de Bulles au Coadjuteur, il falloit recommencer l'élection à la mort de l'Electeur. La raison du Pape pour ne lui point donner de Bulles, fut, que c'étoit un homme qui avoit mis le feu dans toute l'Europe, qui étoit cause des Guerres passées, que celles qui viendroient en seroient toujours une suite, qu'un homme, comme celui-là n'étoit pas digne de remplir une aussi grande place, & que, s'il y étoit une fois, il entreprendroit encore plus aisément de troubler le re-

pos

pos de la Chrétienté. Le Pape s'applaudissoit d'une raison, qui paroissoit sortir des entrailles du Pere commun des Chrétiens, & refusoit cette grace au Cardinal de Furstemberg, parce qu'il étoit appuyé de la France, & que c'étoit prendre une vengeance grande & certaine du Roi, qu'il avoit trouvé opposé aux choses qu'il avoit voulu.

Dans le tems que le Roi sollicitoit le plus fortement les Bulles du Coadjuteur, & que le Pape y étoit le plus opposé, l'Electeur de Cologne vint à mourir, & laissa vacant, outre l'Archevêché de Cologne, l'Evêché de Munster, celui de Liége & celui d'Hildesheim. L'intention du Roi étoit, que M. de Furstemberg en remplît le plus qu'il se pourroit; mais il s'attachoit le plus fortement à ceux de Cologne & de Liége,

comme

comme les plus voisins de ses Etats & par conséquent les plus nécessaires. L'obstination du Pape à refuser les Bulles, faisoit qu'il falloit refaire une nouvelle Election, & que la Coadjutorerie, que l'on avoit donnée au Cardinal de Furstemberg étoit entiérement inutile. Il demeuroit seulement, pendant le Siége vacant, Administrateur de l'Archevêché, & comme il avoit gouverné pendant toute la vie du feu Electeur, il étoit entiérement Maître des places & avoit un assez grand crédit parmi les Chanoines. On fut après la mort de l'Electeur, un tems assez considérable, sans procéder à l'élection; mais pourtant selon l'usage ordinaire, l'Evêque de Munster & celui d'Hildesheim furent nommés, sans qu'il fut question de M. de Furstemberg: aussi ne s'étoit-on donné du côté

de

de la Cour, qu'un médiocre mouvement, pour lui faire remplir ces deux places ; il n'en étoit pas de même de celle de Cologne, on y avoit envoyé le Baron d'Asfeld, homme de beaucoup d'esprit, que M. de Louvois employe souvent dans des Négociations ; on fit avancer des Troupes sur les Frontieres ; on envoya de l'argent dans l'Archevêché de Cologne, pour distribuer aux Chanoines & à des Prêtres, qui sont au dessous des Chanoines, & qui ont une voix élective, mais qui ne peuvent jamais être élus. L'Empereur opposa pour Négociateur à Asfeld, le Comte de Launits, homme, à ce que l'on dit, de peu d'esprit, mais qui avoit pourtant réussi à mettre M. l'Electeur de Baviere dans les intérêts de l'Empereur ; il est vrai, que sa Femme y avoit eu plus de part
que

que lui, car M. l'Electeur en étoit devenu amoureux, & il est difficile de trouver des gens qui persuadent mieux que les Amans ou les Maitresses. M. de Launits proposa aux Chanoines l'Evêque de Breslau, Fils de l'Electeur Palatin, & Frere de l'Impératrice, pour Archevêque de Cologne : il fut peu écouté, & l'on espéroit une heureuse Négociation, à l'égard du Cardinal de Furstemberg. Quand l'Empereur vit que l'affaire ne pouvoit pas réussir pour l'Evêque de Breslau, on fit proposer le Prince Clement de Baviére, Frere de M. l'Electeur. Il n'avoit pas l'âge, & il ne pouvoit pas y avoir une plus grande opposition, mais on couvrit ce défaut d'un prétexte spécieux d'avantage pour l'Electorat : qui fut, que M. le Prince Clement n'en jouiroit, que quand il auroit l'âge, que l'on

en

en donneroit l'administration à des Chanoines, jusqu'à ce tems-là, & que les revenus seroient employés à rétablir l'Archevêché, qui étoit en désordre. En même tems on présenta des Brefs du Pape, qui dispensoient M. le Prince Clement d'âge. Le Pape y représentoit les services de M. l'Electeur pour la Chrêtienté & l'avantage de l'Archevêché : il ne falloit pas être trop éclairé, pour discerner les mouvemens qui le faisoient agir, aussi les regarda-t-on en France comme on devoit. Les Hollandois n'étoient pas encore entrés fort avant dans cette Négociation, & le Prince d'Orange sur tout avoit peu paru, & ne s'étoit pas pressé de faire beaucoup de pas, de peur que l'on ne les détruisît ; mais afin que l'on n'en eût pas le tems, il envoya la surveille de l'Election, à

Cologne, un nommé Isac, qui est son Maître d'Hôtel, & le seul qui partage sa confiance avec le Comte de Benting, * mais pourtant avec cette différence, que l'un se trouva là comme son ami, & l'autre presque comme son premier Ministre, & comme un homme qui lui est très-utile. Ils se rendirent à Cologne, avec des Lettres de change considérables, qui déterminérent entiérement ceux qui balançoient, qui pourtant avoient donné leurs voix au Cardinal, quand il avoit été question de le faire Coadjuteur. On procéda à l'Election le jour que l'on avoit assigné; & on la fit avec toutes les voix ordinaires des vingt-quatre Chanoines, dont est composé le Chapitre de Cologne. Le Cardinal de Furstemberg eut

* Connu depuis sous le nom de Mylord Potland.

eut treize voix, le Prince Clement huit, & deux autres en eurent chacun une. Il y en eut une de ces deux-là, qui se joignit ensuite à celles qu'avoit déja le Cardinal, de maniére qu'il en eut quatorze. Comme celui qui a plus de voix doit l'emporter, selon les apparences; on proclama le Cardinal Electeur. Ceux qui étoient dans le parti du Prince Clement firent une espece de protestation, & se retirérent chacun chez eux, sans vouloir assister à la proclamation. Cependant le voilà déclaré Electeur : pour l'être parfaitement il lui manquoit & les Bulles du Pape, & l'Investiture de l'Empereur. M. le Cardinal de Furstemberg eut d'abord recours au Roi pour le soutenir: le Roi lui envoya des Troupes, qui pourtant prêtérent le serment entre les mains du Cardinal, comme Electeur.

Electeur. Il en remplit les places de l'Archevêché, & y mit des Commandans François.

Pendant tout ce tems-là, une grande partie de l'Infanterie du Roi étoit à Maintenon. Sa Cavalerie étoit campée en différens endroits. M. de Louvois étoit malade, & prenoit les eaux à Forges, pour rétablir sa santé. Les maladies de Maintenon commençoient d'une si grande violence, que l'on étoit obligé de mettre les troupes dans des Quartiers, & l'on comptoit que le travail continueroit encore six semaines ou deux mois. Il ne paroissoit pas que l'on dût prendre des partis violens pour cette année. M. de Louvois revint de Forges, & deux jours après on envoya au Marquis d'Huxelles, qui commandoit le Camp de la Riviere d'Eure, des ordres, pour en

faire

faire décamper toutes les troupes. Le bruit se répandit alors, que l'on alloit déclarer la guerre. On parla d'augmentation de troupes, & on donna peu de tems après des commissions pour de nouvelles levées. On apprit en même tems la nouvelle de la prise de Bellegrade ; on jugea les Turcs dans une impuissance entiére de soutenir encore la guerre : il étoit extrêmement question de paix entr'eux & l'Empereur, & l'on ne pouvoit pas douter, que si elle se faisoit une fois, toutes les forces de l'Empire ne retombassent sur nous.

Les affaires de Rome alloient de mal en pis ; personne ne pouvoit vaincre l'opiniâtreté du Pape. Elle étoit trop bien fomentée par les gens, en qui il avoit le plus de confiance, & ceux, qui eussent pû lui parler, pour le faire changer de sentimens,

sentimens, lui étoient trop suspects. Le Roi se résolut d'y envoyer Chanlay, homme en qui M. de Louvois a une très-grande confiance, & qu'il employe volontiers. Le Roi le chargea d'une lettre de sa main pour le Pape, avec ordre de n'avoir aucun commerce avec M. de Lavardin, son Ambassadeur, ni avec M. le Cardinal d'Estrées, qui faisoit toutes les affaires du Roi. Son instruction étoit de s'adresser à Cassoni, le Favori du Pape, & puis au Cardinal Cibo. Il s'acquitta de ses ordres en homme d'esprit; mais il eut le malheur de ne pas réussir. Cassoni & Cibo se mocquérent de lui, ils se le renvoyérent l'un à l'autre, & il s'en revint, sans avoir vû que l'Italie. Son voyage ne servit qu'à donner du chagrin au Cardinal d'Estrées, & à M. de Lavardin, & à grossir le manifeste
que

que le Roi fit publier dans le tems que l'on partit pour le commencement de la guerre

Quand l'Election de Cologne fut faite, les Chanoines de Liége s'assemblérent pour la leur. Nous avions un très-grand besoin d'un homme qui fût dans nos intérêts, & le Roi voulut absolument que ce fût le Cardinal de Furstemberg, mais à peine fut-il seulement question de lui dans l'Election. On offrit au Roi d'élire le Cardinal de Bouillon; mais Sa Majesté étoit trop mal contente de lui, & de toute sa Famille, pour en souffrir l'élévation. Le Roi dit qu'il ne le vouloit pas, & en même tems donna ordre au Cardinal de Bouillon de donner sa voix, & d'engager celles de ses amis pour Furstemberg. Il y a apparence qu'il ne fit pas ce que le Roi avoit souhaité de lui,

& il fit en très mal-habile homme, car d'abord il s'engagea, & promit tout ce que le Roi voudroit, & puis il écrivit une Lettre au Pere de la Chaiſe, Confeſſeur du Roi, où il lui demandoit ſon conſeil, & prétendoit que ſa conſcience l'engageoit à d'autres intérêts que ceux qui lui étoient preſcrits par le Roi. Enfin on vit clairement, peu de tems après, que l'on n'avoit pas lieu d'être content de ſa conduite, car on fit arrêter ſon Secretaire chez Mr. de Croiſſy, & peu de tems encore après, un Sous-Secretaire. On élut donc un autre Evêque de Liege que Furſtemberg. C'eſt un Gentilhomme du Païs, un très-ſaint homme, que l'eſprit ne conduit pas à de grands deſſeins, & qui peut-être, à l'heure qu'il eſt, eſt très-fâché d'avoir été élu. Le Roi fut offenſé que le Chapitre

de Liege n'eut pas ſuivi ſes intentions, mais il s'en conſola par la quantité de contributions qu'il eſpera de tirer de tout le païs.

On ne ſongea plus qu'à ſoutenir l'élection du Cardinal de Furſtemberg à Cologne. On y fit marcher plus de troupes qu'il n'y en avoit déja; & l'on envoya Mr. de Sourdis pour commander dans le Païs. On fit des propoſitions à Mr. l'Electeur de Baviere, & on eſperoit qu'il les pourroit accepter, parce qu'on prétendoit que ſa Femme ne pouvoit point avoir d'enfans, & que le Prince Clement n'avoit point envie de s'engager dans l'Etat Eccleſiaſtique; mais la groſſeſſe de Mᵉ. l'Electrice qui vint quelque tems après, ne laiſſa plus d'eſperance.

En même tems que l'on apprit que les Elections avoient mal reüſſi, le Roi eut avis que le

Prince d'Orange faisoit un armement de mer prodigieux, qui regardoit l'Angleterre. Il avoit eu des conferences avec Mr. l'Electeur de Brandebourg, & avec Mr. de Schomberg. D'abord on avoit cru que ces entrevûes n'étoient que pour nous empêcher d'être maîtres de l'Electorat de Cologne, mais le Prince d'Orange achetoit des troupes de tous côtez pour charger ses vaisseaux. Enfin on disoit que depuis l'Armée navale de Charles-quint on n'en avoit pas vû une plus formidable. Sa Majesté donna avis au Roi d'Angleterre que tous ces apprêts-là le regardoient. Le Roi d'Angleterre n'en fut pas plus émû, parce qu'il ne le crut pas. Quand le Prince d'Orange vit son dessein découvert, il se pressa plus qu'il n'avoit fait, & répandit de très-grandes sommes d'argent pour

être en état de partir au plutôt, étant bien persuadé que les grands desseins réüssissent difficilement quand ils sont éventez & longs dans l'exécution. Sa Majesté ne laissa pas d'offrir au Roi d'Angleterre de le secourir toutes les fois qu'il en auroit besoin.

Pendant ce tems-là on se preparoit à faire une campagne; on avoit fait une grande promotion d'Officiers generaux, on en avoit fait marcher en differens endroits: on voyoit bien qu'il y auroit quelque chose avant la fin de l'année. Les Courtisans étoient dans un grand embarras, si le Roi marcheroit lui-même, ou s'il n'enverroit qu'un Marechal de France aux expéditions que l'on méditoit. L'embarras étoit aussi grand pour eux, de quel côté l'on marcheroit. Le Roi avoit fait

fait dire aux Hollandois, qu'en cas que le Prince d'Orange entreprît quelque chose contre l'Angleterre, il leur déclareroit la guerre. Il avoit fait la même menace à Mr. le Marquis de Castanaga Gouverneur des Païs-bas. Beaucoup de gens trouvoient que Namur étoit une Place absolument necessaire au Roi, & croyoient que l'on s'en saisiroit. Enfin chacun jugeoit selon sa fantaisie, ou selon ses connoissances. Tout ce qui paroissoit sûr, étoit qu'il y avoit un dessein considérable. La Cour devoit partir pour Fontainebleau dans cinq ou six jours, quand le Roi declara qu'il ne marcheroit pas, mais qu'il envoyoit Monseigneur pour prendre Philisbourg & le Palatinat, & que Mr de Duras, que l'on avoit déja envoyé à son Gouvernement de Franche-Comté, il y a-

voit du tems, commanderoit l'Armée sous lui. Monseigneur partit trois jours après que son voyage fut déclaré, & se rendit en douze jours devant Philisbourg. Mr. de Bouflers avoit un corps de troupes considérable en-deça du Rhin, & le Maréchal d'Humieres avoit marché avec un autre dans le païs de Cleves & de Luxembourg, afin que si les troupes, que l'on disoit toujours qui s'assembloient auprès de Cologne, faisoient le moindre mouvement, il fût en état de se porter où il seroit necessaire. Mr. de Bouflers prit d'abord avec son Armée une petite Place à Mr. le Palatin dans la Lorraine Allemande, appellée Keiserlautre. Le Marquis d'Huxelles, qu'on avoit envoïé devant en Alsace pour servir dans l'Armée de Monseigneur, en prit une autre appellée Neu-

Neuſtat, & vint enſuite ſe rabattre ſur un ouvrage à corne de Philiſbourg, qui étoit en-deçà du Rhin, & dans le même tems Mr. de Monclas, qui commande en Alſace, inveſtit la Ville de l'autre côté du Rhin. Le Roi partit de Verſailles pour aller à Fontainebleau, & fit publier en même tems un Manifeſte, où il rendoit raiſon de toute ſa conduite avec l'Empereur, avec le Pape & avec tous ſes voiſins. Madame la Dauphine n'y fût que trois jours après lui, parce qu'elle étoit très-incommodée, & depuis longtems. Monſeigneur fit ſon voyage en onze jours & le fit dans ſa chaiſe juſqu'à Sarbourg. Sa Cour étoit compoſée de peu de perſonnes par le chemin, les Officiers ſe rendant devant à leurs emplois, & ſes Courtiſans n'ayant pas auſſi eu le tems de faire des Equipa-

ges. Le Roi lui avoit donné Mr. de Beauvilliers pour moderateur de sa jeunesse. A Sarbourg il monta à cheval & fit une très-grande journée : il avoit appris à Dieuse que l'on avoit ouvert quelques boyaux devant la Place, il apprit en même tems la prise de Keiserlautre par Mr. de Bouflers. Il fut en trois jours de Sarbourg à Philisbourg, & eut un vilain chemin & très long. En arrivant devant Philisbourg, quoiqu'il fut très-fatigué, il ne laissa pas d'aller voir la disposition de tout avec Mr. de Duras, qui commandoit l'Armée sous lui, & qui étoit venu au devant de Monseigneur un peu par de-là le pont, qui étoit à une lieue & demie au-dessus de Philisbourg. St. Pouange, qui representoit Mr. de Louvois à cette Armée, y vint aussi avec Mr. de Duras. Tout le monde fut

assez

assez long-tems sans Equipage, & même Monseigneur, parce que le tems étoit très-avancé pour un siege aussi considérable que celui-là, & que l'on faisoit passer les troupes & les choses necessaires pour le siége, préférablement à tout. On continua la tranchée, qui avoit été commencée en l'absence de Monseigneur, où il montoit d'abord deux Bataillons de Garde, & on l'appella *la Tranchée du haut Rhin*, parce qu'elle suivoit le cours de la Riviere. Trois jours après que Monseigneur fut arrivé, on ouvrit une autre tranchée à l'opposite de celle-là, que l'on appella *le bas Rhin*, & l'on y envoya un des Bataillons qui montoit à l'autre. Six jours après l'arrivée de Monseigneur, on ouvrit encore une autre tranchée, qui fut appellée *la grande Attaque*, où il montoit deux Batail-

lons, avec un Lieutenant General & le Brigadier de jour: aux deux autres montoit un Marechal de Camp. Deux jours avant que l'on ouvrit cette tranchée, un Ingenieur nommé la Lande, qui avoit été dans la Place pendant que les Imperiaux l'avoient assiégée, fut emporté d'un coup de canon en allant reconnoître le travail qu'il devoit faire faire, Sa mort ne laissa pas que de fâcher Mr. de Vauban, parce que c'étoit lui qui avoit le plus de connoissance de la Place, encore étoit elle changée depuis qu'il en étoit sorti. Les assiegez firent toujours un feu de canon prodigieux; il ne se passa rien du tout à l'ouverture de la tranchée, & il n'y eut personne de considérable ni de tué ni de blessé. Le premier homme qui le fut, ce fut Sarsé, qui, en venant du Quartier

tier où étoit campé ſon Regiment & celui de Monſeigneur, eut le poignet emporté d'un coup de canon.

Pendant que Monſeigneur étoit occupé au ſiége, il détacha Mr. de Monclas, Meſtre de Camp Général de la Cavalerie, & Lieutenant Général, avec une partie de la Cavalerie, pour entrer dans le Palatinat. Il ſe ſaiſit de quelques petites villes où il n'y avoit aucune Fortification, & y demeura pour entreprendre quelque choſe de plus conſiderable quand l'occaſion s'en préſenteroit. Les trois ou quatre premieres nuits de tranchée ſe paſſerent très-doucement. On avançoit pourtant beaucoup le travail, mais notre canon fut tout ce tems-là à mettre en batterie. La quatriéme nuit on emporta aux ennemis un petit retranchement l'épée à

la main. Le Regiment d'Auvergne étoit de tranchée. Presse, qui en est Colonel, y fut blessé. Le matin les Ennemis firent semblant de faire une sortie, ils trouvérent des travailleurs avec la tête du Regiment d'Auvergne qui s'ébranla, parce que les travailleurs s'étoient renversés sur eux; mais la plûpart des hommes qui étoient sortis furent tués & faits prisonniers Catinat, qui étoit de tranchée ce jour-là, eut une bale dans son chapeau & se donna beaucoup de mouvement, comme il fit pendant tout le siége, après Mr. de Vauban. Ce fut sur lui aussi que le siége roula le plus: c'est un homme en qui Mr. de Louvois a beaucoup de confiance & en qui il n'en peut trop avoir. D'un commun consentement personne n'a plus d'esprit ni de mérite que lui.

Pendant

Pendant ce tems-là Monseigneur envoya ordre à Mr. de Monclas de tâcher de prendre Heidelberg Capitale du Palatinat. La ville est d'une Conquête aisée, elle est le long du Nekker entre deux colines fort élevées. D'un côté est le Château, résidence ordinaire des Electeurs Palatins, qui est assez beau & assez bon. Mr. de Monclas n'avoit pas d'Infanterie & n'avoit que quelques pieces de canon, ainsi il eût difficilement réüssi en l'attaquant par les régles. Le Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, fils de Mr. l'Electeur Palatin, étoit dedans avec peut-être sept à huit cens hommes des troupes de son Pere. On trouva que la voye de l'honnêteté étoit la meilleure, & Chanlai, qui étoit avec Mr. de Monclas, se chargea du compliment. Il lui dit qu'il venoit de la

part de Monſeigneur pour ſavoir ſa réſolution, qu'il ſeroit fâché qu'il lui arrivât du mal. Enfin Chanlai par ſes bonnes raiſons, fit que M le Grand-Maître, tout malade qu'il étoit, ſe réſolut d'abandonner le Château, & de s'en aller trouver ſon Pere, qui étoit allé dans le Duché de Neubourg. Chanlai fit la compoſition pour la Garniſon telle qu'il plut au Grand-Maître, qui demanda qu'elle fût conduite à Manheim, Place du Palatinat. On le lui accorda; mais comme le deſſein étoit d'aſſiéger Manheim auſſitôt que Philiſbourg ſeroit pris, & que par conſéquent il ne nous convenoit pas qu'il y entrât un renfort auſſi conſidérable, on fit partir Rubantel, Lieutenant Général, avec ce qui reſtoit de Cavalerie dans le camp, hors ce qui étoit néceſſaire pour le garder, & on l'envoya

l'envoya faire ſemblant d'inveſtir Manheim. Quand la Garniſon de Heidelberg, qui étoit déja beaucoup diminuée, ſe préſenta pour y entrer, on lui dit qu'on ne laiſſoit pas entrer des troupes dans une place inveſtie: ainſi il fallut qu'elle prit ſon chemin pour s'en retourner dans le Païs de Neubourg. Quand il l'eut vûë partir, Rubantel s'en revint au Camp devant Philiſbourg. Cependant l'attaque du haut & du bas Rhin devinrent les bonnes, on prit l'ouvrage à corne ſans aucune difficulté, & on leur prit quelque monde dedans, entre autres un Neveu de Mr. de Staremberg, Gouverneur de la Place, nommé le Comte d'Arco: on y perdit très-peu de monde. De perſonnes de marque il n'y eut que le fils de Mr. Courtin, qui étoit à la ſuite de Mr. de Vauban, qui y fut

tué,

tué, & il le fut par nos gens, parce qu'il ne ſavoit pas le mot de raliement. La grande attaque alloit très-foiblement, parce qu'il y avoit une flaque d'eau aſſez conſidérable à paſſer, qui faiſoit une eſpece d'avant-foſſé. Mr. de Vauban n'étoit occupé que d'épargner du monde & craignoit extrêmement les actions de vigueur. On avoit fait des batteries fort conſidérables de canon & de bombes, mais elles ne faiſoient pas grand mal aux aſſiegés, & au contraire leurs canons, dont ils avoient quantité, & qui étoient bien ſervis, raſoient abſolument la queuë de la Tranchée, & nous tuoient toujours des gens; mais ils faiſoient un feu ſi médiocre de leurs mouſquets, qu'ils ne nous détruiſoient pas par ce moyen beaucoup de monde. Le Bordage, qui étoit Maréchal de Camp, & qui

qui s'étoit converti depuis peu, fut tué d'un coup de mousquet par la tête, & ne vécut que deux heures après l'avoir reçu. Trois jours après, Nesle, qui étoit aussi Maréchal de Camp, en reçut un au même endroit, & mourut un mois après à Spire. C'étoit un fort honnête garçon, d'un esprit médiocre, mais assez aimé, malheureux,. & ses malheurs lui étoient une sorte de mérite. Le Marquis d'Huxelles, Lieutenant Général, fut aussi blessé dans le même tems d'un coup de mousquet entre les deux épaules; mais le coup fut heureux. On passa la flaque d'eau. A la grande attaque on prit une redoute, que les ennemis abandonnérent d'abord qu'ils furent attaqués, & les jours suivans on prit quelque Angle de la Contrescarpe: cependant on voyoit bien que ce n'etoit pas la bonne

bonne attaque, on avoit fait des batteries dans l'ouvrage à corne & on avoit fait aussi une bréche très-considérable à l'ouvrage à couronne, dont le revêtissement n'étoit pas bon. Le Lieutenant Général changea de poste & prit l'attaque du Rhin : car ces deux-là n'étoient devenuës qu'une. Mr. le Duc du Maine, qui étoit Volontaire, & qui avoit été obligé de suivre l'exemple des autres Volontaires, dont le nombre étoit excessif: c'est-à-dire de choisir un Regiment pour monter la Tranchée avec, avoit choisi le Regiment du Roi, qui a trois Batail-lons. Il avoit monté d'abord au premier, qui montoit avec le troisiéme, à la grande, & le second montoit à celle du Rhin. Il demanda permission à Monseigneur de monter au second, croyant qu'il y auroit plus à voir. Le Duc, dont

dont le Regiment montoit aussi à la grande attaque, demanda en grace à Monseigneur, que son Regiment montât aussi à celle-là, & que l'on envoyât le Regiment de Grancey, dont le Colonel étoit absent, qui y devoit monter naturellement à sa place, à la grande attaque. Monseigneur l'accorda aussi; les Officiers en furent très-scandalisés & voulurent rendre leurs commissions. Dans ce tems-là Grancey arriva, qui représenta ses raisons : elles furent inutiles pour le soir, mais le lendemain matin Monseigneur envoya prier Mr. le Duc de ne se pas servir de la permission qu'il lui avoit donnée; ainsi Mr. le Duc ne monta pas. Mais quand Monseigneur ne le lui auroit pas ordonné, ce petit avantage ne lui auroit pas servi, car toute la nuit on combla le fossé, & on

fit un pont de fassines pour pouvoir passer commodément à la brêche. Dès la nuit précédente on avoit fait reconnoître en quel état elle étoit, & le Comte d'Estrées, qui fut le seul des Volontaires blessé, l'avoit été à la cuisse par un coup d'une décharge que les ennemis avoient faite sur deux Sergens que l'on avoit envoyé pour regarder un peu exactement. Dans la même nuit Harcourt, Maréchal de Camp, en allant visiter quelque chose, tomba de huit ou dix pieds de haut, & se déhancha, dont il a été très-longtems incommodé.

Pour revenir donc à Mr. du Maine, il monta avec le second Bataillon du Régiment du Roi, mais il quitta la Tranchée vers les dix ou onze heures du matin, croyant qu'il n'y auroit rien à faire. Vauban, dont le dessein étoit d'attaquer

d'attaquer l'ouvrage à couronne la nuit, dit qu'il falloit envoyer tâter les ennemis. On fit deux ou trois petits détachemens de Grenadiers du côté du Regiment d'Anjou, qui montoit à ce que l'on appelloit l'attaque du haut Rhin, & cependant que Mr de Vauban passoit à celle du Bataillon du Regiment du Roi, ils montérent. Ils ne virent presque personne dans l'ouvrage, qui est d'une grandeur prodigieuse, ils descendirent dedans, & dans le tems qu'ils descendoient, il vint à eux une trentaine d'ennemis; mais à mesure que les détachemens avançoient, on avoit fait avancer aussi le gros du Bataillon, tellement que les piqueurs même étoient sur le haut de la brêche. Pendant ce tems-là Mr. de Vauban étoit passé à l'autre côté, & il faisoit marcher les détachemens,

tachemens, quand il entendit un grand bruit du côté qu'il avoit quitté. Il jugea ce que c'étoit, & fit dépêcher de marcher. Les Grenadiers du Regiment du Roi arrivérent ſur le haut de leur brêche, que les ennemis étoient déja pouſſés de l'autre côté. Comme on travailloit au logement avec l'impatience ordinaire aux Soldats de ſe mettre à couvert du feu, on entendit battre la chamade. On ne put jamais ſoupconner que ce fût pour ſe rendre : il falloit encore emporter la Contreſcarpe de la Ville, paſſer un très-grand & très-profond foſſé, & le corps de la Place n'étoit pas entamé. On voyoit bien auſſi que ce n'étoit pas pour retirer les morts, car les ennemis n'avoient eu que cinq ou ſix hommes de tués. On ſe trouvoit donc dans un aſſez grand embarras de ce

que ce pouvoit être, lorſqu'ils déclarérent que c'étoit pour capituler. L'étonnement fut grand, on l'alla dire à Monſeigneur avec tout l'empreſſement que méritoit une ſi bonne nouvelle. Monſeigneur s'en alloit, ſelon ſa coutume ordinaire, voir monter la tranchée aux Bataillons qui en étoient. Sa ſurpriſe fut extrême, d'autant que Mr. de Vauban comptoit que la Place dureroit encore dix jours. Cependant les pluïes nous i commodoient extrêmement, & la ſaiſon étoit ſi avancée, qu'il n'y avoit pas d'eſpérance d'autre tems. On avoit auſſi mandé à la Cour, que l'on ſeroit encore une dixaine de jours à prendre la Place: mais dans le moment on fit partir un Courier, pour apporter la nouvelle qu'elle capituloit. On délivra les Otages de part & d'autre: ceux qui vin-

rent de la Ville furent chez Monſeigneur. Comme Allemans ils étoient tout fiers de leur belle défenſe & ſe mocquoient fort de nous de ce que nous ne les avions pas pris plutôt. Ils tinrent vingt-ſix jours de Tranchée ouverte, & l'on en fut ſept ou huit que l'on n'avoit rien du tout encore. Dans la capitulation nous leur accordâmes toutes les choſes honorables. On leur donna deux pieces de canons & trois jours pour ſe préparer. Mr. de Staremberg s'aviſa de dire qu'il étoit bien malade, & envoya demander fort ſérieuſement en grace à Monſeigneur de lui envoyer un Confeſſeur & un Medecin. Il pouvoit bien ſe paſſer de l'un & n'avoit guéres beſoin de l'autre, car ſa maladie n'étoit qu'une fiévre quarte très-ſimple. On fit partir dès le lendemain des troupes pour aller inveſtir Manheim

heim, & le Régiment de Cavalerie de Monſieur le Duc y marcha. M. le Duc marcha avec M. le Prince de Conti, Volontaire dans l'Armée, qui avoit monté la tranchée avec M. le Duc, qui outre cela n'avoit pas manqué un ſeul jour d'aller voir ce qui s'étoit fait la nuit, & dont le défaut étoit d'en vouloir trop faire, marcha auſſi, croyant que ceux de Manheim auroient plus de courage qu'il n'en avoit paru à ceux de Philiſbourg. Cela fut à peu près égal, ainſi Meſſieurs les Princes n'eurent d'autre plaiſir que de ſe faire tirer quelques coups de canon. Quand la Capitulation de Philiſbourg fut ſignée, d'Antin partit pour en aller porter la nouvelle au Roi; mais Monſieur de Saint Pouange l'avoit fait précéder de cinq ou ſix heures par un Courier, qui arriva à Fontaine-

bleau comme l'on disoit le Sermon. Monsieur de Louvois, qui savoit l'impatience où étoit le Roi de savoir des nouvelles, lui alla porter celle-là au Sermon. Le Roi fit taire le Prédicateur, dit que Philisbourg étoit pris, & lut la lettre que Monseigneur lui écrivit. Le Prédicateur, qui étoit le Pere Gaillard Jesuite, au lieu d'être troublé par l'interruption, n'en parla que mieux, & fit au Roi sur cet heureux événement un compliment qui attira l'applaudissement de l'Assemblée. Pour Madame d'Antin, qui savoit que son mari devoit apporter cette nouvelle à S. M. elle fit la bonne femme & s'évanoüit à l'autre bout de l'Eglise, croyant qu'il étoit arrivé quelque chose à son mari, puisque c'étoit un autre qui apportoit la nouvelle. Quand d'Antin partit, on avoit déja rapporté

tous les Articles, & dans le moment on livra une porte de la Ville au Regiment de Picardie, qui eſt le plus ancien, & on ſongea à faire partir les choſes néceſſaires pour le ſiége de Manheim. Le lendemain les Bataillons montoient encore la tranchée & étoient occupés à la raſer. Un Officier du Régiment du Roi, qui étoit de tranchée ce jour-là, s'ennuïant, prit un fuſil de ſoldat pour tirer des becaſſines, Monſeigneur arriva dans le moment, & tous les Officiers qui étoient aſſis ſe levérent pour le voir venir. Cet autre qui ne prenoit pas garde à ce mouvement, vit en même tems partir une becaſſine: il tira & donna d'une bale, qui étoit dans le fuſil avec du menu plomb, au travers du corps du Chevalier de Longueville, qui étoit un Bâtard de feu M. de Longueville. Sa vie

 coupée

coupée dans sa premiére jeunesse, car il n'avoit que vingt ans, par un accident aussi funeste, donna de la pitié à tout le monde.

Le jour de la Toussaints, jour de la naissance de Monseigneur, M. de Staremberg sortit de sa Place dans son carosse à la tête de sa Garnison, qui étoit composée de son Régiment, dont il y avoit encore dix-huit cens hommes en état de servir & soixante Dragons à cheval. Les Officiers jettoient la faute sur les Soldats, disant qu'ils n'avoient pas voulu leur obéïr. Les Soldats disoient qu'ils n'avoient jamais vû leurs Officiers pendant le siége. Enfin on jugea que ni les uns ni les autres ne valoient guéres. Il leur paroissoit une si grande gayeté, que l'on pouvoit assurer qu'ils avoient également part à la mauvaise défense de la Place. M. de

Staremberg

Staremberg deſcendit de ſon carroſſe pour ſaluer Monſeigneur, qui étoit à voir ſortir la Garniſon. On leur donna une eſcorte pour les conduire juſqu'à moitié chemin d'Ulm, où ils devoient s'embarquer pour s'en aller à Vienne. Le lendemain que la Garniſon fut ſortie, Monſeigneur alla dans la Place faire chanter le *Te Deum*.

Pendant que l'on étoit devant Philiſbourg, le Prince d'Orange avoit voulu mettre ſa Flote en mer, mais les vents lui avoient toujours été contraires, & il avoit été obligé de rentrer dans le port avec quelques vaiſſeaux maltraités & d'autres perdus. Son Armée étoit compoſée de troupes qu'il avoit achetées de toutes les Nations. Il lui en étoit même venu de Suede, & le Prince Regent de Wirtemberg lui en avoit auſſi vendu; mais on a bien fait

payer au double à celui-ci le profit qu'il en avoit retiré, car tout son pays a été au pillage des troupes du Roi. Le Prince d'Orange avoit une armée nombreuse, une grande quantité de bons Officiers François Huguenots, qui avoient quitté le Royaume pour la Religion. Mr. de Schomberg, qui avoit joint le Prince, étoit le meilleur Général qu'il y eut dans l'Europe. Tout ce que l'on peut s'imaginer, non seulement de nécessaire, mais de propre pour faire une défense considérable, étoit chargé sur ces vaisseaux, & l'entreprise avoit été conduite pendant longtems, avec un secret impénétrable : le reste dépendoit de Dieu. Elle ne donnoit pas moins de jalousie à la France qu'à l'Angleterre. Peu de jours après que l'on fut parti pour Philisbourg, le Roi eut avis que
cet

cet aprêt étoit pour faire une descente sur les Côtes de Normandie. On voulut fortifier Cherbourg, Ville sur le bord de la mer, & l'on commença, mais elle n'étoit pas en état de résister, & il n'y avoit point assez de troupes dedans pour la défendre, quand même elle eût été bonne. On voulut aussi faire marcher deux Bataillons qui étoient à Versailles, & revenoient de travailler à Maintenon; mais ils étoient en si mauvais état qu'il fut impossible de les y envoyer, car on ne put jamais trouver que cent hommes qui pussent marcher. On commanda la Noblesse de la Province & les milices, on envoya Artagnan, Major des Gardes, avec des Officiers & des Sergens du même Régiment, & Sonelle commandant la seconde Compagnie des Mousquetaires, pour y commander.

On envoya d'autres Officiers aux Gardes & des Mousquetaires à Belle-Isle, de peur que la descente ne fût de ce côté-là. On envoya aussi de grosses garnisons à Calais & à Boulogne : Enfin on fit tout ce qu'on auroit pû faire, si l'on eût été assuré d'une descente.

Pendant le siége de Philisbourg, M. de Bouflers avoit fait entrer des troupes dans Worms, Ville assez considérable sur le Rhin. Il s'étoit saisi de Mayence, moitié du consentement de M. l'Electeur, moitié par force & par adresse : on étoit entré en quelque négociation avec M. l'Electeur de Treves pour avoir Coblents. On ne lui demandoit point sa Forteresse d'Hermestein, mais on vouloit être assuré de tous les passages du Rhin de notre côté. M. l'Electeur de Treves même sembloit

ſembloit y pancher aſſez, & l'on eſpéroit une heureuſe Négociation, quand on apprit tout d'un coup qu'il étoit entré dans Coblents des troupes de M. l'Electeur de Saxe & des Princes voiſins. Francfort, qui étoit dans une appréhenſion horrible, reçut auſſi une groſſe Garniſon de ces mêmes Troupes. Le déplaiſir de n'avoir pû avoir Goblents & d'avoir été amuſé par une Négociation, fut certainement violent. On s'en dépiqua du mieux que l'on put, en ravageant les terres de l'Electorat de Treves & en prenant priſonnier le grand Maréchal de l'Electeur, que l'on croyoit avoir fait changer ſon Maître de parti, après quoi enfin on ſe réſolut à bombarder Coblents.

Après que tout ce qui étoit néceſſaire pour le ſiége de Manheim fut parti du Camp de Philiſbourg,

Monſeigneur partit à la tête de ce qui reſtoit de troupes de ſon Armée, car il y en avoit beaucoup qui avoient pris les devants, & alla camper à un Château de chaſſe de M. l'Electeur Palatin, qui appartient à Madame l'Electrice Palatine Douairiere. Le lendemain Monſeigneur arriva devant Manheim. Le tems étoit épouvantable & l'on fut obligé de faire cantonner les troupes dans les Villages. Le Gouverneur de Manheim n'étoit qu'un Bourgeois de Francfort vendeur de fer, annobli par l'Empereur. Quand Monſeigneur fut arrivé, on fit dire à ce Gouverneur, qu'on le feroit pendre s'il laiſſoit ouvrir la Tranchée, & qu'il n'étoit point à M. l'Electeur Palatin. Il ne répondit que rodomontades à ce diſcours, & fit tirer fréquemment du canon. On ne fit

fit point de Lignes de circonvallation, la plus grande partie de l'année étoit couverte du Nekker & du Rhin, dont nous étions les maîtres, & il n'y avoit guéres d'apparence que les ennemis vinſſent attaquer ce qui étoit par-delà cette premiere Riviere. Nous avions un pont de bateaux deſſus, & le quartier de Monſeigneur étoit à la portée du canon de la Place, mais extrêmement couvert d'arbres. Manheim eſt de la plus parfaite ſituation qu'il y ait au reſte du monde, après celle du Fort de Kell. Elle eſt au confluant du Nekker & du Rhin, & couverte d'un côté par un marais. Il y a une Citadelle belle & grande, & parfaitement bien bâtie en dedans. L'Electeur y avoit un fort vilain Palais. La Ville eſt jolie. Les rues tirées au cordeau. Cependant tout y a l'air pauvre. Elle

étoit très moderne, car il n'y avoit pas quarante ans que le feu Electeur, c'est-à-dire le Pere de Madame, l'avoit fait commencer. Quand on eut reconnu la Place, on fit ouvrir la Tranchée du côté de la Ville. On l'avança extrêmement & on fit en même tems une batterie de bombes. Le matin M. de Mornai, qui étoit Aide de Camp de Monſeigneur & fils de M. de Monchevreuil, y fut tué. Son Pere, qui avoit ſuivi M. du Maine, eut ce déplaiſir qui fut grand, parce que c'étoit un fort honnête garçon & bien établi, qui pourtant ne promettoit pas d'aider beaucoup à la fortune pour ſon avancement. Elle l'étoit venu chercher & l'auroit tiré d'un état au-deſſous du médiocre, pour le mettre dans une aſſez grande opulence, ſans aucun éclat. Il fut emporté d'un coup de canon

canon avec le Lieutenant des Gardes de M. du Ma[illegible] & deux Soldats. Le ſoir on ouvrit la Tranchée devant la Citadelle & on commanda quatorze cens hommes pour le travail de la nuit. On pouſſa la Tranchée juſqu'à trente toiſes de la Contreſcarpe & on commença à travailler à une batterie de quatorze piéces de canon. Il y en avoit une de l'autre côté du Rhin que l'on avoit faite avant que d'ouvrir la Tranchée, qui incommodoit extrêmement une batterie que les Ennemis avoient ſur la Tranchée ; ſi bien qu'en très-peu de tems elle la rendit preſque inutile & eut beaucoup incommodé. Monſeigneur alla ce jour-là voir Heidelberg, & on le fit boire ſur ce muid ſi célébre, qui eſt l'admiration de toute l'Allemagne. A ſon retour il ap-

prit que Manheim vouloit capituler. On voulut quelque tems tenir bon & ne la point recevoir que la Citadelle ne ſe rendît. Cependant à la fin on jugea à propos de la recevoir, parce qu'on prétendoit faire une attaque à la citadelle par le côté de la ville. Les ennemis, le jour que l'on avoit ouvert la Tranchée devant la Ville & la Citadelle, avoient paſſé leur nuit avec des violons & des hautbois ſur les remparts, mais cette gayeté ne leur dura pas longtems. Enfin on reçut la Ville à capitulation. Le feu que les bombes avoient mis à un côté, avoit cauſé quelque diſſenſion entre le Gouverneur & la Bourgeoiſie, & de ſon côté le Gouverneur menaçoit ceux-ci de les brûler, s'ils ſe rendoient; cependant comme il n'étoit pas trop le maître de ſa Garniſon, il fallut qu'il fit ce que les

Bourgeois vouloient. On leur conserva tous leurs privileges & le Régiment de Picardie entra dans la Ville. Le matin on alla reconnoître le côté de la Citadelle du côté de la Ville. On la trouva plus mauvaise que par aucun autre endroit, & l'on se préparoit le soir à y faire une attaque, quoique le Gouverneur mandât qu'il alloit mettre le feu par toute la Ville: mais vers les quatre heures du soir sa fierté se ralentit, & il demanda à composer. Sa Garnison, qui s'étoit beaucoup diminuée en entrant de la Ville dans la Citadelle, dit qu'elle vouloit de l'argent ou qu'elle ne tireroit pas. Il n'avoit point d'argent & n'en pouvoit plus tirer de la Bourgeoisie: enfin il capitula. On lui accorda, qu'il sortiroit Enseignes déployées, avec tous les vains honneurs que l'on demande & que l'on

obtient

obtient aiſément, quand on s'eſt mal défendu. On lui accorda auſſi deux pieces de canon que l'on ne lui donna pas, & deux fois vingt-quatre heures pour ſe préparer à ſon départ. Pendant ces deux fois vingt-quatre heures, il penſa être aſſaſſiné par ſes Soldats, & il fallut qu'il demandât une garde des troupes de la Ville. Ce Gouverneur ſortit, comme on étoit convenu, à la tête de cinq ou ſix cens hommes, entre leſquels il y avoit ſoixante Dragons, & s'en alla coucher dans une petite Ville du Palatinat. Monſeigneur le vit ſortir & lui donna une eſcorte de quarante Maîtres, commandés par le Chevalier de Cominge. Il demanda, en partant, ſon canon & trois chariots de pain que l'on lui avoit promis, mais il n'eut ni l'un ni l'autre. Quand la Garniſon fut à la petite Ville où elle devoit aller coucher, elle fit

un

un complot de la piller, ſous prétexte qu'elle lui devoit encore de l'argent ſur ce qui leur avoit été aſſigné pour leur ſubſiſtance. Le Chevalier de Cominge en fut averti, qui ſe trouva aſſez embarraſſé avec ſa petite troupe; mais il fit partir un homme pour en avertir M. de Duras, & ſe retrancha avec ſes quarante hommes. On lui envoya la nuit trois cens chevaux, qui arrivérent avant la pointe du jour & qui empêchérent le complot. La Garniſon fut obligée de ſe remettre en marche: elle devoit aller juſqu'à Duſſeldorp. La route étoit fort longue, & les Soldats murmuroient toujours contre leur Commandant. Enfin il fut obligé de les laiſſer & de prendre la poſte, de peur qu'ils ne l'aſſommaſſent. Il leur laiſſa ſon équipage, qui étoit une très médiocre reſſource. Monſei-

gneur

gneur envoya Sainte Maure porter au Roi la nouvelle de la reddition de la Place & donna tous les ordres néceſſaires pour la diſpoſition du ſiége de Frankendal, où le Roi lui avoit mandé qu'il falloit qu'il allât encore, & au retour duquel il lui avoit promis de grands plaiſirs à la Cour. Monſeigneur fit ſon entrée dans Manheim & fit chanter le *Te Deum* dans l'Egliſe de la Citadelle, qui étoit la ſeule Catholique, & encore y faiſoit-on trois exercices de différente Religion dans la journée. Le Régiment de Picardie demeura pour Garniſon à Manheim, & le Lieutenant Colonel pour y commander.

Toutes les troupes qui devoient hiverner au-delà du Rhin, partirent du Camp devant Manheim, pour ſe rendre dans leurs quartiers, & celles qui devoient demeurer

meurer en deça, ſuivirent Monſeigneur au ſiége de Frankendal. La journée étoit très-petite de Manheim à Frankendal. Le lendemain que Manheim fut rendu, on fit partir la Cavalerie qui étoit au-delà du Rhin avec M. de Joyeuſe, pour aller inveſtir la Place. On l'inveſtit, & le lendemain on envoya le Chevalier de Courcelle Major du Régiment des Cuiraſſiers, pour parler au Gouverneur, de ſe rendre, & l'aſſurer que ſans cela il n'auroit point de quartier. Il répondit en brave homme. Le jour que Monſeigneur arriva on voulut renouer quelque traité, & le Gouverneur y entroit tout-à-fait, mais ſon Major le fit changer d'avis, en l'aſſurant qu'il ſeroit perdu de réputation s'il ne ſe faiſoit pas tirer au moins du canon. Il donna dans cette fauſſe bravoure, & dit qu'il
ſe

ſe rendroit quand il lui convien-droit. Au bout de deux jours on ouvrit la tranchée. Le ſecond jour de la tranchée ouverte on travailla aux batteries de canon & de bombes. Tout cela tira le troiſiéme au matin. La Ville fut enflammée depuis ſept heures du matin juſqu'à midi. Le grand clo-cher fut brûlé. Le feu dura juſ-qu'à dix heures du ſoir. A onze heures & demi du matin ils bat-tirent la chamade & demandé-rent à capituler. La joye fut gran-de dans l'armée, car quoique l'on eût beaucoup de plaiſir à ſervir ſous Monſeigneur, cependant il étoit le vingtiéme de Novembre, & l'on redoutoit extrêmement le vilain tems.

On bombardoit encore Coblents pendant le ſiége de Frankendal. Les ennemis avoient dans cette derniere un ouvrage à couronne, d'où

d'où ils incommodoient extrêmement les troupes. Barbesiere à la tête de son Régiment de Dragons l'emporta très-bravement, malgré le feu de toute la Ville, qui fut grand. Monseigneur accorda une fort honnête composition au Gouverneur de Frankendal, & vit sortir la Garnison, qui étoit de sept ou huit cens hommes. Il demeura trois jours pour voir séparer toutes les troupes de son Armée, envoya M. de Kailus porter la nouvelle de la prise de la Ville au Roi, & fit donner ordre que l'on lui tînt des chevaux de postes prêts, depuis Verdun jusqu'à Paris. Le lendemain de la prise de la Place il y eut beaucoup de gens qui le quittérent, & M. le Duc entr'autres, qui en fut assez mal reçu du Roi, aussi bien que ceux qui l'avoient suivi.

Monſeigneur vint en cinq jours de Frankendal à Verdun ſur ſes chevaux & en deux jours de Verdun à Verſailles en poſte. Le Roi, Madame la Dauphine & toute la Cour le vinrent attendre à Saint Clou, & l'on avoit mis du canon à Saint Ouën, que l'on devoit tirer quand il arriveroit, afin de partir en même tems & d'aller au-devant de lui, jusques au bois de Boulogne: cela fut exécuté. Le Roi, Madame la Dauphine, Monſieur, Madame & les Princeſſes deſcendirent de caroſſe. Quand il arriva le Roi l'embraſſa; mais lui très-reſpectueuſement lui embraſſa les genoux. Le Roi lui fit une infinité de careſſes & l'accabla de douceurs. Il avoit été ſi content de toutes les lettres qu'il lui avoit écrites, & tout le monde avoit mandé tant de bien de Monſeigneur, à quoi ni le Roi ni

le Public ne s'attendoient pas, parce qu'il étoit peu connu, que le Roi avoit peur de ne lui pas faire aſſez d'honneur. M. le Prince de Conti arriva avec Monſeigneur, & fut le ſeul, avec les Officiers qui lui étoient néceſſaires, qui le ſuivit. Il n'y avoit pas longtems que ce Prince étoit marié, & ſa femme avoit pour lui tout l'amour que peut inſpirer un homme auſſi aimable & auſſi eſtimable dans le cœur d'une jeune perſonne vive, & qui n'a pû encore rien aimer. Elle n'avoit pas ſeulement ſouri pendant tout le tems de ſon abſence, & à peine avoit-elle parlé. M. de Beauvilliers, qui avoit marché comme modérateur de la jeuneſſe de Monſeigneur, n'arriva que deux jours après lui. La joye fut extrême à la Cour, de voir arriver Monſeigneur, & de le voir triomphant.

Tous les Poëtes laissérent couler leur veine, bonne ou mauvaise, & l'accablérent de louanges, qui toutes retomboient sur le Roi.

On laissa des Officiers généraux sur toutes les Frontieres. Monclair, qui commandoit naturellement en Alsace, y demeura avec deux Maréchaux de Camp & des Brigadiers sous lui. Son commandement s'étendoit jusqu'au Nekker. Le Marquis d'Huxelles demeura à Mayence avec deux Maréchaux de Camp aussi sous lui, & des Brigadiers. Son Commandement s'étendoit depuis le Nekker jusqu'au Main & par delà, M. de Sourdis commandoit dans tout l'Electorat de Cologne, M. de Montal le long de la Moselle, M. de Boufler dans son Gouvernement. M. de Duras demeura à l'Armée devant Frankendal jusqu'à ce que la derniere troupe

troupe fut partie. Il eut ordre de laiſſer ſon Equipage en ce Pays-là, & de s'en revenir à Paris. Cependant on avoit nouvelle que les troupes de l'Empereur s'avançoient, ainſi il ne falloit pas perdre de tems pour tirer les contributions, dont M. de Louvois fait un cas extraordinaire. En partant de Philiſbourg on avoit envoyé Feuquiere avec ſon Régiment dans Heilbron, Ville Imperiale. M. de Bade-Dourlac avoit livré à Monſeigneur une petite Ville de ſon Pays, à l'entrée du Wirtemberg, que l'on appelle Pfortsheim, où l'on mit Garniſon. On en mit une groſſe à Heidelberg, & les troupes d'en deçà le Rhin furent diſperſées dans les autres Garniſons.

On n'avoit point eu à l'Armée de nouvelles ſûres du Prince d'Orange. Seulement on avoit appris

ſon nouveau rembarquement, & qu'une ſeconde tempête l'avoit encore obligé de relâcher, par laquelle il avoit perdu beaucoup de chevaux que l'on avoit été obligé de jetter dans la mer : mais il y avoit déja du tems, & tout le monde étoit dans l'impatience d'en ſavoir d'une auſſi grande cataſtrophe qu'il paroiſſoit que celle-là devoit être. En arrivant à Paris, on apprit que le Prince avoit fait ſa deſcente fort heureuſement, qu'il étoit entré dans le Pays, qu'il s'étoit ſaiſi d'une Ville, mais qu'aucune perſonne ne l'étoit allé trouver. Chacun jugeoit de cette entrepriſe ſelon ſon inclination. Le Roi avoit fait dire aux Hollandois, qu'en cas que le Prince d'Orange entreprît quelque choſe contre le Roi d'Angleterre il leur déclaroit la guerre. Il ne manqua pas. Tous les Princes

Pro-

Proteſtans d'Allemagne étoient joints d'intérêt au Prince d'Orange, & cette guerre étoit un effet de haine pour le Roi, & de zêle pour la Religion. Le Prince d'Orange donna ordre à l'Envoyé des Hollandois auprès de l'Empereur, de travailler très-ſérieuſement à faire conclure la paix entre le Turc & l'Empereur, afin que les forces de l'Empire fuſſent toutes jointes enſemble contre la France. Il y a quelque apparence que le Roi de ſon côté fit informer la Porte par ſon Ambaſſadeur, qu'il attaqueroit l'Empire, afin qu'elle ne fît pas la paix, & Tekeli même, de qui l'on n'avoit parlé depuis long-tems, commença à ſe vouloir un peu remuer.

La ſituation du Prince d'Orange ne demeura pas long-tems dans le même état. Le premier qui commença à quitter le Roi d'An-

gleterre, pour l'aller trouver
un Lieutenant de ses Gardes a
quelques Gardes. On apprit e
le même tems, qu'il y avoit
révolte dans le nord de l'An
terre, & que Milord de Lan
assembloit des troupes. Peu
jours après presque tout un
giment alla trouver le Pr
d'Orange, mais il en revint b
coup le lendemain. Le Roi d
gleterre sortit de Londres &
un Poste très-avantageux, pa
il falloit que le Prince d'Or
passât pour venir à Londres.
lord Feversham Frere de M
Duras commandoit l'Armée
étoit nombreuse, & qui eut
cablé le Prince d'Orange, s
eut été aussi fidelle qu'elle
belle; mais beaucoup de I
l'abandonnérent & allérent
ver le Prince d'Orange, ent
tres un nommé Churchill

taine des Gardes du Roi, son Favori & qu'il avoit élevé d'une très-petite Noblesse à de hautes Dignités, ne s'étoit pas contenté de vouloir aller joindre le Prince d'Orange, mais vouloit lui livrer aussi le Roi. Un saignement de né qui prit au Roi en allant dîner chez lui, empêcha l'effet de la trahison. Le Prince de Dannemarck, qui avoit épousé la Princesse Anne, seconde fille du Roi, l'abandonna aussi. Sa fille même suivit son mari, & le Roi fut obligé de s'en revenir à Londres, de peur qu'il n'y eut quelque émeute, & qu'il ne fut plus le maître dans la Ville.

Ces nouvelles étonnérent fort la Cour de France : car comme on avoit vû, que peu de personnes s'étoient déclarées d'abord pour le Prince d'Orange à son arrivée, on avoit presque compté qu'il

avoit pris de fauſſes meſures. S
Majeſté déclara dans ce tems-l
au moment que l'on s'y attend
le moins, qu'elle avoit réſolu
faire des Cordons Bleus. La Pr
motion fut grande, elle fut
ſoixante & treize. Les Gens
Guerre y eurent beaucoup
part, parce qu'on voyoit bi
que l'on alloit avoir beſoin d'e
& que les autres récompen
euſſent été plus cheres que c
les-là. Il parut auſſi que M.
Louvois ſeul avoit décidé
ceux qui ſeroient faits Cord
Bleus. Madame de Mainten
eut pour ſa part ſon Frere,
M. de Monchevreuil, & cont
bua peut-être à faire Vilarc
Chevalier de l'Ordre. Il y
trois Officiers de la Maiſon
Roi, qui ne le furent pas, le gr
Prevôt, le premier Maître d'Hô
& Cavois grand Maréchal des l

gis. Le premier avoit par-dessus sa Charge, sa naissance & son Pere, qui l'avoit été ; mais les deux autres n'avoient que leurs Charges, à la vérité l'on en fit quelques-uns Chevaliers, dont la naissance, aussi bien que la leur, faisoit grand tort à l'Ordre ; mais c'est où paroît le plus la grandeur des Rois, d'égaler les gens de peu aux grands Seigneurs d'un Royaume. Des Ducs il y en eut trois qui ne furent pas faits Cordons Bleus. Messieurs de Rohan, de Ventadour & de Brissac. Ces trois-là étoient très-peu souvent à la Cour, n'alloient point à la guerre, & étoient chacun en leur espece des gens extraordinaires, quoique de très-différens caractéres l'un de l'autre ; M. de Soubise & le Comte d'Auvergne refusérent l'Ordre, parce qu'on

leur proposa de passer parmi les Gentilshommes, puisqu'ils n'avoient pas de Duché. Les Princes Lorrains avoient consenti de passer après M. de Vendome mais ils précédérent tous les Ducs M. le Comte de Soissons, qui le Roi avoit nommé pour remplir une place, lui fit demander permission de ne la pas accepter, parce que son Pere n'avoi pas voulu passer après feu M. d Vendome, & que comme il étoi mal avec la Princesse de Carignan sa Grand-mere, outre qu M. de Savoye ne l'aimoit pas cela les aigriroit encore contr lui. Le Roi eut la bonté d'entre dans ces raisons, mais il fut piqu contre le Comte d'Auvergne & contre M. de Soubise. La gloi des Bouillons, à qui il avoit don né le rang de Prince, quoiqu naturellement ils ne fussent qu

d

desGentilshommes de très-bonne Maiſon d'Auvergne, avoit été la cauſe de leur malheur. Le Roi fit mettre dans les Archives, que le Comte d'Auvergne avoit refuſé le Cordon Bleu, de peur de paſſer après les Ducs, quoique ſes Grands-peres n'euſſent été qu'au rang des Gentilshommes ; & que M. de Soubiſe avoit auſſi refuſé cet honneur ; quoiqu'un homme de ſa maiſon, appellé le Comte de Rochefort, n'eut fait aucune difficulté de l'accepter aux conditions propoſées. Pour M. de Monaco, qui a le même rang, il le reçut avec toute la ſoumiſſion que l'on doit quand on reçoit des graces de ſon Maître, & il dit qu'il ſe contentoit de marcher au rang de ſon Duché. Peut-être le fit-il, parce qu'il ne ſe trouvoit pas à la Cérémonie, & qu'il ne ſe devoit trouver à aucune. Il y eut bien

des Lieutenans de Roi des grandes Provinces, qui comptoient que cet honneur leur étoit presque dû, mais qui en furent privés, entr'autres les trois de Languedoc. C'étoit leur faute d'y compter; car depuis long-tems on leur avoit donné tant de dégoûts, & eux l'avoient souffert avec tant d'humilité, que l'on crut pouvoir encore leur donner celui-là. M. de la Trimouille fut très-favorisé, car il s'en falloit un an tout entier qu'il n'eut l'âge. Il y en eut beaucoup qui ne vinrent pas à la Cérémonie, parce qu'ils étoient employés pour le service du Roi dans les Provinces, & d'autres, que le Roi dispensa, parce que comme il les avoit déclarés tard, & qu'à peine même ceux qui étoient à Paris avoient eu le tems de faire faire leurs habits, ceux qui seroient venus de si loin ne
les

les euſſent pû avoir ; par exemple M. de Monaco, qui n'étoit parti pour aller chez lui, que dix jours auparavant que l'on déclarât la Promotion, & M. de Richelieu, qui s'étoit fait un exil volontaire à Richelieu, parce qu'il avoit perdu en une fois plus de cent mille francs, qu'il n'étoit pas en état de payer.

Le Roi paroiſſoit aſſez chagrin. Premiérement il étoit fort occupé & l'étoit de choſes déſagréables, car le tems qu'un peu auparavant il paſſoit à régler ſes Bâtimens & ſes fontaines, il le falloit employer à trouver les moiens de ſoutenir tout ce qui alloit tomber ſur lui. L'Allemagne fondoit toute entiere, il n'avoit aucun Prince dans ſes intérêts, & il n'en avoit ménagé aucun. Les Hollandois, on leur avoit déclaré la guerre. Les affaires d'Angleterre al-

loient si mal que l'on craignoit tout au moins qu'il n'y eut un accommodement entre le Roi & le Prince d'Orange, qui retomberoit entiérement sur nous, & on trouvoit même que c'étoit le mieux qui nous put arriver. Les Suédois qui avoient été nos amis de tout tems étoient devenus nos ennemis. Le Roi d'Espagne disoit qu'il vouloit conserver la neutralité ; mais celui-là par dessus les autres ne faisoit rien & l'on s'attendoit qu'il ne conserveroit cette neutralité que jusqu'au tems que nous serions bien embarrassés : ainsi le Roi vouloit, ou que les Espagnols se déclarassent, ou qu'ils lui donnassent deux Villes, qui étoient Mons & Namur, comme ôtages de leur foi. La proposition étoit dure, mais aussi nous ne pouvions avoir d'avantage considérable qu'en Flandre, & Namur nous étoit absolument

ſument néceſſaire, parce que c'étoit le ſeul paſſage qu'euſſent les Hollandois & les Allemands, pour venir à notre Pays; nos Côtes étoient fort mal en ordre, M. de Louvois, qui a la plus grande part au Gouvernement, n'avoit pas trouvé cela de ſon Diſtrict. Il ſavoit l'union qui étoit entre les deux Rois, & cela lui ſuffiſoit. Les vûes fort éloignées ne ſont pas de ſon goût. Il falloit néceſſairement que la Hollande & l'Angleterre ſe joigniſſent pour nous faire du mal. Cette jonction ne ſe pouvoit imaginer chez lui, & Dieu ſeul avoit pû prévoir que l'Angleterre ſeroit en trois ſemaines ſoumiſe au Prince d'Orange: tout cela faiſoit qu'on avoit négligé nos Côtes.

Le dedans du Royaume n'inquiétoit pas moins le Roi; il y avoit beaucoup de nouveaux Con-

vertis, qui gémissoient sous le poids de la force, mais qui n'avoient ni le courage de quitter le Royaume, ni la volonté d'être Catholiques. Leurs Ministres, qui étoient dans les Pays éloignés, les avoient toujours flattés de se voir délivrer de la persécution dans l'année 1689. Ils voyoient l'évenement d'Angleterre, qui commençoit dans ce tems. Ils recevoient tous les jours des lettres de leurs Freres réfugiés, qui les fortifioient encore davantage, & quand ils songeoient que tout le monde étoit contre le Roi, ils ne doutoient point du tout qu'il ne succombât & qu'il ne fût obligé de leur accorder le rétablissement de leur religion. Outre les nouveaux Convertis, il y avoit beaucoup d'autres gens mal contens dans le Royaume, qui se joindroient à eux, si la for-

tune panchoit plus du côté des ennemis que du nôtre. Le Roi voyoit tout cela auſſi bien qu'un autre, & l'on eut été inquiet à moins. Il ne falloit pas une moindre grandeur d'ame & une moindre puiſſance que la ſienne, pour ne pas ſe laiſſer accabler : le moyen d'avoir aſſez de troupes pour réſiſter en même tems à tout cela. On avoit compté ſur les Suiſſes, mais on ſe brouilla avec eux. Ils ne vouloient pas nous permettre de levée dans leurs Etats, au contraire ils en permettoient à l'Empereur. Il y avoit un traité avec feu M. de Savoye pour avoir trois mille hommes, qui étoit un petit ſecours : celui-ci fit le difficile. Le Roi ſe dépita & dit qu'il n'en vouloit plus. Enfin M. de Savoye fut obligé de le prier de les prendre, mais ce fut un très-médiocre ſecours. Il falloit donc

que

que le Roi tirât tout de ſon ſeul Etat. On délivra des Commiſſions juſqu'au premier de Janvier, & le Roi fit une Ordonnance pour la levée de cinquante mille hommes de milices dans toutes ſes Provinces, qui ſe tranſporteroient où l'on le jugeroit à propos, & cela fut diviſé par Régimens. On mettoit pour Officiers tous gens qui euſſent ſervi, & les Dimanches & les Fêtes on exerçoit cette milice à tirer. Enfin le Roi devoit ſe trouver au printems plus de trois cens mille hommes, ſans ces milices, & c'étoit infiniment. Tout le mois de Décembre s'étoit paſſé en Allemagne à tirer des contributions, qu'on avoit pouſſées juſques dans les Etats de l'Electeur de Baviere, & Feuquiere qui commandoit dans Heilbron, & qui avoit marché avec un gros détachement, avoit fait trembler

mbler tous ces Pays. On s'é-
t fait donner cinquante mille
ncs du côté de la Hollande,
ſt-à-dire dans le Brabant Hol-
ıdois. Baloride y avoit marché
ıvoit brûlé un Village au Prince
)range, nommé Roſendal, au-
ːs de Breda, qui avoit refuſé de
yer la contribution. Elle étoit
ıblie auſſi dans les Pays de Liege
de Juliers, & tout cet argent
'voit très-utilement. Les trou-
ș à la vérité en tiroient un très-
ːdiocre avantage; car on ne
ır en donnoit rien, mais c'eſt
e habitude que l'on a priſe en
ance, & dont on ſe trouve fort
ːn. On fut obligé à la fin de
écembre de retirer les trou-
's que l'on avoit au-delà du
hin, mais on pilla & démolit
; Places, comme Heilbron,
ugard, Zinsheim & beaucoup
autres. On travailla à fortifier
Pfortsheim

Pfortsheim, qui est une Place à l'entrée du Wirtemberg & dont la situation est bonne, parce qu'elle est dans les montagnes. On travailloit aussi à la fortification de Mayence.

On fut quelque tems à la Cour sans entendre parler des affaires d'Angleterre, il n'en venoit aucune nouvelle sûre; on savoit seulement que les affaires du Roi de cette Isle alloient très-mal. Il en arriva un Gentilhomme de M. de Lausun, qui s'en étoit allé en Angleterre au commencement de toutes ces affaires; on eut par lui des nouvelles, mais le bruit ne se répandit point de ce que c'étoit. Peu de jours après on sut que la Reine d'Angleterre étoit passée en France avec le Prince de Galles sous la conduite de M. de Lausun, & qu'ils étoient arrivés à Calais. On jugea que ce Cou-

rier avoit été dépêché pour apporter au Roi le projet de sa fuite, & pour savoir s'il l'approuvoit. On dit aussi que le Roi d'Angleterre devoit arriver vingt-quatre heures après, mais on attendit son arrivée inutilement. Deux jours se passérent sans que l'on dit rien du tout que le projet de sa fuite. On débitoit que les ports d'Angleterre étoient fermés. Enfin il se répandit un bruit qu'il avoit été arrêté à Rochester en se voulant sauver. Il n'avoit voulu dire ni à la Reine, ni à M. de Lausun le projet de sa fuite. A l'égard de la Reine, la chose avoit été & bien projettée & bien exécutée. Le Roi d'Angleterre avoit eû envie de faire sauver le Prince de Galles & l'avoit fait sortir de Londres de peur de n'en être plus le maître. Il l'avoit confié à Milord d'Ormond, qu'il avoit cru

entiérement

entiérement dans ses intérêts & qui commandoit sa flote. On conte qu'il lui ordonna de le faire sauver, que Milord d'Ormond ne le voulut pas, & qu'il lui dit qu'il en seroit responsable à toute l'Angleterre, ajoûtant que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de lui renvoyer le Prince, dont Sa Majesté feroit après ce qu'Elle voudroit. Le Roi d'Angleterre fut desolé de voir que tout le monde lui manquoit: car il douta que Milord d'Ormond lui remît le jeune Prince entre les mains, & il ne sut que le jour d'après qu'il l'avoit renvoyé. Le Roi de la Grande Bretagne avoit proposé à la Reine son Epouse de partir sans le Prince de Galles, mais elle n'y avoit pas voulu consentir. Enfin on lui apporta la nouvelle qu'il étoit arrivé. On le laissa trois jours dans un Faubourg de Londres. La

Reine, avec deux femmes, dont l'une étoit Gouvernante du Prince de Galles, appellée Mad. Fiden, son mari, M. de Lausun & Saint Victor partirent à l'entrée de la nuit. D'abord le Roi se coucha comme à son ordinaire avec la Reine sa femme, & ils se relevérent une heure après. Le Roi s'étant habillé la fit descendre par un degré dérobé, & la remit entre les mains de M. de Lausun, qui avoit publié depuis plusieurs jours, qu'il s'en retourneroit en France, & à cet effet avoit retenu un Jacht & un Carosse de louage pour les conduire. Quand il fut arrivé à son Carosse, le Cocher jura qu'il ne vouloit point marcher : cependant le tems pressoit. M. de Lausun lui donna de l'argent, qui lui fit entendre raison, mais dans le tems qu'il montoit sur son siége, il vint une émeute sur ce qu'on

disoit que des Catholiques se sauvoient, qui les remit encore en danger d'être arrêtés; mais le Cocher qui eut peur, se dépêcha par le moyen de l'argent que lui donna encore M. de Lausun, ainsi ils se sauvérent de ce danger, & arrivérent heureusement au Jacht. On fit entrer le Prince de Galles sans que le Patron s'en apperçut, la Reine se cacha extrêmement & remit son voyage entre les mains de Dieu. Cependant tous les périls n'étoient pas évités, car l'Armée navale d'Hollande croisoit dans la Manche & le vent les pouvoit rejetter en Angleterre. Quand le Jacht se mit en mer le vent étoit excellent, mais il changea peu de tems après. La nuit venue le vent fut si fort qu'il fallut plier toutes les voiles. Le Patron ne savoit où il en étoit, il entendit du

du bruit, il crut être auprès de quelque Port, mais peu de tems après il entendit les cloches dont on se sert pour appeller à la priere dans les vaisseaux. Alors il jugea qu'il étoit au milieu de la Flote d'Hollande, & jugea vrai. Le vent s'étant un peu abbaissé on mit les voiles, & le Jacht arriva enfin heureusement à Calais vers les neuf heures du matin. Le Garde du Port, qui vit arriver ce Jacht, envoya avertir le Gouverneur qui étoit M. de Charost. Il envoya deux Chaloupes pour reconnoître selon la coûtume.

L'affaire de M. de Charost & de M. de Lausun a fait trop de bruit pour ne l'a pas rapporter ici. Quand on fut revenu de reconnoître, on vint dire à M. de Charost que c'étoit M. de Lausun. Ils étoient amis. Le Duc

de Charost alla au-devant de lui & l'embrassa. M. de Lausun le pria de lui donner un logement pour deux Dames de ses amies, qui s'étoient sauvées d'Angleterre avec lui. Le Duc de Charost lui répondit qu'il étoit bien fâché de ne les pouvoir loger chez lui, parce que sa maison étoit toute percée & qu'il y pleuvoit mais qu'il lui alloit donner le meilleur logement de la Ville. En même tems il pressa M. de Lausun de lui dire qui étoient ces femmes. Celui-ci en fit quelque difficulté. Enfin il lui dit que c'étoit la Reine d'Angleterre, mais qu'elle ne vouloit pas être reconnue qu'il ne falloit lui rendre ni honneurs, ni marque de distinction & qu'autrement on la mettroit au desespoir. M. de Charost ne crut point M. de Lausun & s'en alla au devant d'elle pour lui rendre

ce qu'il dit, tous les honneurs qu'il put. Il lui envoya chez elle des Gardes, reçut les ordres de Sa Majesté & se retira ensuite pour en donner avis à la Cour. Quand il eut dit à M. de Lausun ce qu'il alloit faire, celui-ci lui répondit, qu'il s'en donnât bien de garde, & qu'il alloit tout gâter, parce qu'elle ne vouloit pas de ces honneurs. Il se fâcha presque contre M. de Charost, qui ne voulant pas entendre raison, dit qu'il faisoit son devoir, & que tout ce qu'il pouvoit lui accorder, c'étoit de lui donner le tems d'écrire. Il fit ensuite fermer la porte de la Ville, ordonna que l'on ne donnât point de chevaux de poste, & donna avis de l'arrivée de la Reine & du Prince de Galles. Quand le Patron du Jacht vint demander permission de s'en retourner, M. de Lausun dit encore

au Duc de Charost qu'il falloit absolument le retenir. M. de Charost répondit, qu'il avoit ordre de ne faire aucune violence aux Anglois, que tout ce qu'il pouvoit faire seroit de l'amuser & de lui conseiller de ne pas s'en retourner, mais qu'il ne l'arrêteroit pas autrement, & il arriva que le Patron ne voulut point adhérer aux conseils du Duc.

Pendant tout le tems que la Reine demeura à Calais, M. de Charost fit servir trois tables pour elle & pour sa suite, & lui rendit toujours tous les honneurs qui étoient dûs à une Majesté. Cependant après l'arrivée de M. de Lausun le bruit se répandit ici que M. de Charost avoit très-mal rempli son devoir à cet égard, que le service du Roi se faisoit fort mal à Calais, & que la Place n'étoit pas seulement gardée: mais

il s'en justifia, & à son retour il fut fort bien traité du Roi. Lorsque le Courier de M. de Charost arriva ici, ce fut une fort grande joye à la Cour, où l'on attendoit avec impatience des nouvelles du Roi d'Angleterre ; on savoit qu'il devoit se sauver peu de tems après la Reine, mais on n'avoit point de nouvelles de son arrivée, & les Ports d'Angleterre étoient fermés. Il vint un bruit que le Roi avoit été arrêté à Rochester déguisé en se voulant sauver. Ce bruit vint sans que l'on sût par où : à celui-là succédérent d'autres bruits, comme il arrive toujours dans les événemens extraordinaires ; enfin on eut des nouvelles sûres, qui étoient, que le Roi s'étant déguisé en Chasseur, comme il alloit entrer dans un Batteau qui le devoit conduire à des Bâtimens François répan-

dus ſur la côte & cachés dans des rochers, des Payſans yvres l'avoient arrêté, diſant que des Catholiques s'enfuyoient; & ſous ce prétexte ils l'avoient conduit dans les priſons de Rocheſter. Il y fut reçonnu, & la Nobleſſe des environs vint l'en retirer, lui baiſer la main, & lui rendre les ſoumiſſions qu'ils devoient à leur Roi. Ces Gentilshommes ſe plaignirent à Sa Majeſté de ce qu'elle vouloit les abandonner. Comme l'on conduiſoit le Roi à Rocheſter, il ſe ſouvint d'un certain Milord du voiſinage de cette Ville; & il lui manda la peine où il étoit. Le Milord lui fit réponſe, que Sa Majeſté pouvoit ſe tirer d'affaire comme elle jugeroit à propos; mais que puiſqu'il ne lui étoit bon à rien, il ne l'iroit pas trouver. Le Roi fut reçonduit à Londres, &

logé comme à l'ordinaire dans son Palais de Windsor, où ses Peuples se vinrent plaindre à lui, de ce qu'il les vouloit abandonner.

La Reine d'Angleterre vint de Calais à Boulogne, où elle demeura quelque tems, pour savoir des nouvelles de son Epoux. On peut croire qu'elle apprit ce qui se passoit avec un déplaisir mortel. On le lui avoit caché d'abord: mais étant à la fenêtre, elle reconnut un des Domestiques du Roi, qui s'étoit sauvé, & qui devoit se sauver avec lui. A l'égard de la Cour de France, tout y étoit comme à l'ordinaire. Il y a un certain train qui ne change point: toujours les mêmes plaisirs, toujours aux mêmes heures, & toujours avec les mêmes gens. M. de Lausun avoit écrit de Calais une Lettre au Roi, où

il lui avoit mandé, qu'il avoit fait ſerment au Roi d'Angleterre de ne remettre la Reine ſa Femme & le Prince de Galles qu'entre ſes mains ; que comme il n'étoit pas aſſez heureux pour voir Sa Majeſté Britannique, il le prioit de vouloir bien le diſpenſer de ſon ſerment, & de lui ordonner entre les mains de qui il remettroit la Reine & le Prince de Galles. Le Roi fit réponſe de ſa main à M. de Lauſun, lui manda qu'il n'avoit qu'à revenir à la Cour, envoya un Lieutenant des Gardes, un Exempt, quarante Gardes, M. le Premier avec des Caroſſes, des Maîtres d'Hôtel, & ce qui étoit néceſſaire pour la Reine fugitive. Le Roi dit enſuite, qu'il venoit d'écrire à un homme qui avoit beaucoup vû de ſon écriture, & qui ſeroit bien aiſe d'en revoir encore. Cette attention

attention du Roi pour M. de Lausun en donna une grande aux Ministres, qui ne l'aimoient pas, & les mit dans une furieuse appréhension, que le goût du Roi pour M. de Lausun ne recommençât. Sa Majesté envoya M. de Seignelai à Mademoiselle, pour lui dire, qu'après les services que M. de Lausun venoit de lui rendre, il ne pouvoit s'empêcher en aucune façon de le voir. Mademoiselle s'emporta, & dit: C'est donc là la reconnoissance de ce que j'ai fait pour les Enfans du Roi. Enfin elle fut dans une rage si épouvantable, qu'elle ne la put cacher à personne. Un des amis de M. de Lausun fut chargé de lui présenter une Lettre de sa part. Elle la prit & la jetta dans le feu en sa présence; mais cet ami la retira, & représenta à Mademoiselle, que du moins elle la devoit lire,

mais Mademoiſelle alla s'enfermer, & revint un moment après dans la chambre dire qu'elle l'avoit brûlée ſans la lire.

On fit alors des Chevaliers du Saint Eſprit avec le moins de Cérémonies que l'on put, le Roi ayant une averſion naturelle pour tout ce qui le contraint; on les fit en deux fois, parce qu'autrement il eût fallut trop de tems. La moitié fut faite à Vêpres la veille du jour de l'An, & l'on commença par les Gens titrés. Le lendemain on acheva le reſte à la Meſſe: il ne s'y paſſa rien de conſidérable. Deux jours auparavant il y avoit eû une grande diſpute entre les Ducs de la Rochefoucault & de Chevreuſe. Le Duc de Luynes Pere du dernier s'étoit défait de ſon Duché en faveur de ſon Fils, & ce Duché étoit plus ancien que celui de la Rochefoucault: par con-

conséquent il prétendoit passer à la Cérémonie. M. de la Rochefoucault soutint qu'il n'étoit pas reçu Duc de Luynes, mais seulement de Chevreuse, qu'ainsi il ne passeroit qu'au rang de Chevreuse. Ils se disputérent. Enfin le dernier obtint du Roi un Ordre pour que le premier Président le fît recevoir, sans que les Chambres fussent assemblées, & il fut reçû le jour même de la Cérémonie. Le Duché de Chevreuse fut cédé au Comte de Montfort. On envoya porter l'Ordre par des Couriers aux Gens éloignés, que le Roi avoit honorés du Cordon Bleu. Je ne puis m'empêcher de dire ici la maniére dont cet honneur fut reçü par deux personnes de différent caractére, dont l'une étoit M. de Boufflers, & l'autre le Marquis d'Huxelles. Le premier le reçut en remerciant bien

humblement Dieu & le Roi des graces continuelles dont ils le combloient, & dans ses actions de graces il cherchoit les termes de la plus profonde reconnoissance pour le Roi & pour M. de Louvois. L'autre ne remercia que M. de Louvois, & recommanda au Courier de lui dire en même tems, que si l'Ordre l'empêchoit d'aller au Cabaret & tels autres lieux, il le lui renvoyeroit. Je dois ajouter ici, que ces deux hommes de caractére si différent sont tous deux très-honnêtes gens. Voilà une petite digression un peu burlesque.

M. de Lausun, après avoir reçû du Roi la permission de le saluer, vint à la Cour dans les transports d'une joie extraordinaire; il jetta ses gans & son chapeau aux pieds du Roi, & tenta toutes les choses qu'il avoit autre-

fois mises en usage pour lui plaire. Le Roi fit semblant de s'en moquer. Quand Lausun eut vû le Roi, il s'en retourna trouver la Reine d'Angleterre, qui venoit se rendre à la Cour, n'ayant point de nouvelles de son Epoux. On dit d'abord qu'on la logeroit à Vincennes, mais le Roi jugea plus à propos de lui donner S. Germain. Pendant qu'elle étoit en chemin, la nouvelle arriva que le Prince d'Orange avoit fait arrêter le Roi d'Angleterre; l'exemple de la mort tragique de Charles premier son Pere fit trembler pour lui; mais le soir même le Roi dit en allant à son appartement, qu'il avoit des nouvelles que ce Prince étoit en sûreté. Un Valet de garderobe François que S. M. B. avoit depuis longtems, l'avoit vû s'embarquer proche de Rochester. De-là ce

Prince étoit venu repaſſer à Douvre, & enſuite avoit paſſé à Ambleteuſe, petit Port auprès de Boulogne. Le Valet de chambre étoit venu devant, & avoit rapporté, qu'il avoit entendu tirer le canon à Calais, qu'apparemment c'étoit ſon maître qui y arrivoit. Toute la ſoirée ſe paſſa ſans que l'on fût étonné de n'avoir point d'autres nouvelles de l'arrivée du Roi d'Angleterre, mais le lendemain on fut au lever fort conſterné, quand on vit qu'il n'y en avoit point encore. On trouvoit que la nuit étoit trop longue pour, que ſi le canon que l'on avoit entendu tirer à Calais eût été pour lui, le Courier n'en fût pas arrivé. On commença à raconter le matin, que Milord Feversham frere de M. de Duras avoit été arrêté par le Prince d'Orange, comme il venoit lui parler de la part du Roi d'Angle-
terre;

terre ; que le Prince d'Orange avoit mandé au Roi d'Angleterre, qu'il falloit qu'il sortît de Windsor, parce que tant qu'il y seroit on ne pouvoit pas travailler aux choses nécessaires pour le bien de l'Etat. Le Roi en fit quelque difficulté, mais peu de momens après le Prince d'Orange lui renvoya dire qu'il le falloit, & qu'il se retirât à Hamptoncour, qui est une Maison des Rois d'Angleterre. Le Roi manda qu'il n'y pouvoit pas aller, parce qu'il n'y avoit aucun meuble, mais que s'il le lui permettoit, & qu'il le jugeât à propos, il iroit à Rochester. Le Prince d'Orange y consenti, & lui manda en même tems, que pour sa sûreté il lui donneroit quarante de ses Gardes pour l'y conduire. Il fallut en passer par où le Prince d'Orange voulut, & le Roi sortit ainsi en peu de

mo-

momens de Windſor. S. M. B. fut gardée très-étroitement. Le premier jour le Prince d'Orange lui avoit donné preſque tous Gardes Catholiques & un Officier ; ils entendirent la Meſſe avec lui. Quand le Roi fut à Rocheſter on le garda moins. Il y avoit des portes de derrierre à ſon Palais, un domeſtique qui étoit au Roi, lui fit trouver des chevaux, dont il ſe ſervit. Il partit à l'entrée de la nuit, & ſe rendit à un endroit, où l'attendoit un petit bateau pour le conduire à un plus grand Bâtiment. En arrivant à la petite barque il y trouva des Payſans yvres ; qui l'obligérent de boire à la ſanté du Prince d'Orange. S. M. leur donna de l'argent pour y boire encore. On comptoit auſſi toutes les particularités qu'avoit dites le Valet de garderobe le matin, & chacun raiſonnoit

noit selon sa portée. Les uns croyoient que le Prince d'Orange lui avoit fourni les moyens de s'embarquer, afin de le faire ensuite jetter dans la mer, les autres, afin de le faire transporter en Zelande, où il le retiendroit prisonnier. Enfin chacun donnoit pour bon ce qui lui passoit par la tête. Le Roi étoit triste, les Ministres fort embarrassés.

Le Roi étoit à la Messe, n'attendant plus que des nouvelles de la mort du Roi d'Angleterre, quand M. de Louvois y entra, pour dire à S. M. que M. d'Aumont venoit de lui envoyer un Courier, qui lui annonçoit l'arrivée du Roi d'Angleterre à Ambleteuse. La joie fut extrême à la Cour, & égale entte les Gens de qualité & les Domestiques. On dépêcha aussi-tôt un Courier à la Reine d'An-

d'Angleterre, qui étoit en chemin. M. le Grand étoit parti dès le matin pour aller la recevoir à Beaumont. Pour le Roi d'Angleterre, à ce que conta le Courier, il étoit dans un très-petit Bâtiment, où il avoit quelques gens armés avec lui, & quelques grenades. Il apperçut de loin un Vaiſſeau plus gros que le ſien, il donna ſes ordres pour ſe défendre en cas qu'il fut attaqué ; mais quand ils s'approchérent, il reconnut que c'étoit un Vaiſſeau François : la joye fut grande de part & d'autre. Il ſe mit dans ce Vaiſſeau & arriva fort heureuſement, mais pourtant très-fatigué, car il y avoit bien du tems que ſes nuits n'étoient pas bonnes.

Le Roi alla de Verſailles à Chatou au-devant de la Reine d'Angleterre & du Prince de Galles.

Galles. Il y attendit, avec une fort grosse Cour à sa suite, cette Reine, qui arriva un moment après. Elle fut reçue parfaitement bien. S. M. B. parla avec tout l'esprit & toute la politesse que l'on peut avoir, plus même que les femmes ordinaires n'en peuvent conserver dans des malheurs aussi grands qu'étoient les siens. Le Roi la conduisit à Saint Germain, & fit ce qu'il put pour adoucir ses peines, qui étoient extrêmement diminuées par la joye d'avoir appris que le Roi son Epoux étoit en France, & en bonne santé. Après cela le Roi s'en retourna à Versailles, & envoya le lendemain chez la Reine une Toilette magnifique avec tout ce qu'il lui falloit pour l'habiller, & ce qui étoit nécessaire pour le Prince de Galles ; le tout travaillé sur le modéle de ce que l'on avoit fait

pour

pour M. de Bourgogne. Avec cela l'on mit une Bourse de six mille pistoles sur la Toilette de la Reine; on lui en avoit déja donné quatre mille à Boulogne. Le lendemain, jour que le Roi d'Angleterre arrivoit, le Roi l'alla attendre à Saint Germain dans l'Appartement de la Reine. Sa Majesté y fut une demi-heure ou trois quarts d'heure avant qu'il arrivât: comme il étoit dans la Garenne on le vint dire à Sa Majesté & puis on vint avertir, quand il arriva dans le Château. Pour lors Sa Majesté quitta la Reine d'Angleterre, & alla à la porte de la Salle des Gardes au-devant de lui. Les deux Rois s'embrassérent fort tendrement, avec cette différence, que celui d'Angleterre, y conservant l'humilité d'une personne malheureuse, se baissa presque aux genoux du Roi. Après cette premiere embrassade,

braſſade, au milieu de la Salle des Gardes; ils ſe reprirent encore d'amitié, & puis en ſe tenant la main ſerrée, le Roi le reconduiſit à la Reine qui étoit dans ſon lit. Le Roi d'Angleterre n'embraſſa point ſa femme, apparemment par reſpect.

Quand la converſation eut duré un quart d'heure, le Roi mena le Roi d'Angleterre à l'appartement du Prince de Galles. La figure du Roi d'Angleterre n'avoit pas impoſé aux Courtiſans: ſes diſcours firent encore moins d'effet que ſa figure. Il conta au Roi dans la chambre du Prince de Galles, où il y avoit quelques Courtiſans, le plus gros des choſes qui lui étoient arrivées, & il les conta ſi mal, que les Courtiſans ne voulurent point ſe ſouvenir qu'il étoit Anglois, que par conſéquent il parloit fort mal François; outre qu'il bégayoit un peu,

qu'il étoit fatigué, & qu'il n'est pas extraordinaire qu'un malheur aussi considérable que celui où il étoit diminuât une éloquence beaucoup plus parfaite que la sienne.

Après être sorti de chez le Prince de Galles, les deux Rois s'en revinrent chez la Reine. Sa Majesté y laissa celui d'Angleterre, & s'en revint à Versailles. Presque tous les honnêtes gens furent attendris à l'entrevue de ces deux grands Princes. Le lendemain au matin le Roi d'Angleterre eut à son levé tout ce qui lui étoit nécessaire, & dix mille pistoles sur sa Toilette. L'après-dînée ce Prince vint à Versailles voir le Roi, qui fut le recevoir à l'entrée de la Salle des Gardes, & le mena dans son petit appartement. Ensuite il fut voir Madame la Dauphine, Mon-

Monſeigneur, Monſieur, & Madame. Il demeura très-long-tems avec le Roi. Monſeigneur & Monſieur furent rendre la viſite à S. Germain. Il y eut de grandes conteſtations pour les Cérémonies: le Roi voulut que le Roi d'Angleterre traitât Monſeigneur d'égal, & le Roi d'Angleterre y conſentit, pourvû que le Roi traitât le Prince de Galles de même. Enfin il fut décidé que le Dauphin n'auroit qu'un ſiége pliant devant le Roi d'Angleterre, mais qu'il auroit un fauteuil devant la Reine. Les Princes du Sang avoient auſſi leurs prétentions, diſant que comme ils n'étoient pas Sujets du Roi d'Angleterre, ils devoient avoir auſſi d'autres traitemens. A la fin tout cela ſe paſſa fort bien; mais quand il fut queſtion des Femmes, cela ne fut pas ſi aiſé. Les Princeſſes du Sang furent trois

ou quatre jours ſans aller chez S. M. d'Angleterre, & quand elles y furent, les Ducheſſes ne les ſuivirent pas. Celles-ci prétendirent avoir les deux traitemens, celui de France qui eſt de s'aſſeoir devant leur ſouveraine, & celui d'Angleterre, qui eſt de la baiſer. La Reine d'Angleterre, qui, quoique glorieuſe, ne laiſſe pas d'être fort raiſonnable, dit au Roi, qu'il n'avoit qu'à ordonner, qu'elle feroit tout ce qu'il voudroit, & qu'elle le prioit de choiſir lui-même le cérémonial qu'elle obſerveroit. Enfin il fut décidé que les Ducheſſes s'en tiendroient à celui de France. Quand la Reine d'Angleterre vint à Verſailles, la magnificence l'en ſurprit, & ſur tout la grande gallerie, qui ſans contredit eſt la plus belle choſe de l'Univers en ſon genre, auſſi la loua-t-elle extrémement; mai dan

dans les termes qui convenoient, & qui pouvoient faire plaisir au Roi. Elle fit les mêmes visites qu'avoit fait le Roi son Epoux, & s'en retourna à S. Germain avec de très-grands applaudissemens.

Pendant ce tems-là il arrivoit toujours des troupes du côté du Rhin, les contributions diminuoient, & il falloit abandonner les villes où nous nous étions étendus. On commença par Heilbron, & par le Pays de Wirtemberg. On le pilla bien auparavant; mais dans le tems que l'on sortit d'Heilbron par une porte; les Ennemis qui y entroient par l'autre donnérent sur une petite arrieregarde, tuérent des malades que l'on avoit laissés dans la Ville, & que l'on n'avoit pas encore pû retirer. Toutes les troupes qui étoient de ce côté-là se retirérent à Pforseim, & celles

qui

qui étoient un peu plus avancée
de l'autre côté se retirérent à
Heildelberg. On y rassembla une
forte Garnison, celle de Manheim fut aussi renforcée. La précipitation avec laquelle il fallut quitter, tout cela ne fit honneur, ni à la France, ni à ses troupes, ni aux Généraux qui avoient eu la conduite de cette retraite. On en donna le tort au Comte de Tessé, & entr'autres choses on trouva mauvais qu'un homme qui a servi ne sçût pas, que quand on se retire d'une Place, on en ferme les portes, hors celle par où l'on sort.

Le Roi d'Angleterre étoit à S. Germain, recevant les respects de toute la France, les Ministres y furent des premiers. L'Archevêque de Rheims, frere de M. de Louvois, le voiant sortir de la Messe, dit avec un ton ironique, *voilà un fort bon homme, il a*

quitté

quitté trois Royaumes pour une Messe : belle réflexion dans la bouche d'un Archevêque. On régla pour la Maison du Roi d'Angleterre six cens mille francs, & pendant le premier mois il eut toujours les Officiers du Roi pour le servir. Tous les jours il arrivoit beaucoup de Cordons Bleus Anglois : le Roi voulut lever deux Régimens de deux mille hommes chacun, qu'il donna aux deux Enfans du Roi d'Angleterre.

Malgré les fâcheuses circonstances de son état, S. M. B. ne laissoit pas d'aller courageusement à la chasse avec Monseigneur, & piquoit comme eût pû faire un homme de vingt ans, qui n'a d'autre souci que celui de se divertir. Cependant ses affaires alloient fort mal, car le Prince d'Orange avoit été reçû du Peuple de Londres avec de très-

acclamations, presque tous les Grands étoient pour lui. Il n'étoit question que de trouver la maniere d'assembler un nouveau Parlement; car le Roi, qui un peu avant que de quitter son Royaume, avoit convoqué le Parlement, l'avoit cassé en partant, & avoit jetté les Sceaux du Royaume dans la Mer. On rit beaucoup en France, en songeant à cet expédient que S. M. B. avoit trouvé, & cependant cela ne laissoit pas de faire quelque embarras en Angleterre, à cause de leurs Loix. A la vérité l'embarras fut bientôt levé. On apprit ici que tout se disposoit à faire une Election du Prince d'Orange à la Royauté, bien qu'on ne laissât pas de proposer d'autres milieux: mais ils ne convenoient pas au Prince, qui vouloit être Roi, quoiqu'il en pût être. L'Irlande tenoit toujours

ferme pour son premier Roi ; seulement il y eut un petit parti de Protestans Irlandois, qui s'éleva contre, mais il fut abbattu en très-peu de tems par Tirconel, qui étoit Vice-Roi d'Irlande, & avoit amassé beaucoup de Milices généralement mal disciplinées, sans armes, & sans munitions. Cela ne témoignoit que de la bonne volonté. Tirconel pria le Roi de passer en Irlande, & l'assura que ce voyage lui seroit très-avantageux. Le Roi fut quelque tems à se résoudre, & pendant ce tems-là l'on envoya un homme de confiance nommé Pointis, Capitaine de Vaisseau, pour rendre compte de l'état où il avoit trouvé tout, & pour prendre des mesures plus justes.

Plus les François voyoient le Roi d'Angleterre, moins on le plaignoit de la perte de son Royau-

me. Ce Prince n'étoit obſédé que des Jéſuites : il vint faire un voyage à Paris, d'abord il alla deſcendre aux grands Jéſuites, cauſa très-long-tems avec eux, & ſe les fit tous préſenter. La converſation finit par dire qu'il étoit de leur Société. Cela parut d'un très-mauvais goût : enſuite il alla dîner chez M. de Lauſun. On faiſoit preſque tous les quinze jours un voyage à Marly de quatre ou cinq jours. C'eſt, comme on ſait, une Maiſon entre Saint Germain & Verſailles, que le Roi aime fort, & où il va faire de petits voyages, afin d'être moins obſédé de la foule des Courtiſans. Le Roi & la Reine d'Angleterre y furent. On repréſentoit à Trianon, qui eſt une autre Maiſon que le Roi a fait bâtir à un bout du Canal, un petit Opera ſur le retour du Dauphin. La Princeſſe de

de Conti, Madame la Ducheſſe, & Madame de Blois y danſoient, & en étoient aſſurément le principal ornement; car du reſte les vers en étoient très-mauvais, & la Muſique des plus médiocres. Sa Majeſté pria le Roi & la Reine d'Angleterre d'y venir, & leur donna ce plaiſir.

Madame de Maintenon, qui eſt Fondatrice de Saint Cyr, toujours occupée du deſſein d'amuſer le Roi, y fait ſouvent faire quelque choſe de nouveau à toutes les petites filles qu'on éleve dans cette Maiſon, dont on peut dire que c'eſt un établiſſement digne de la grandeur du Roi, & de l'eſprit de celle qui l'a inventé, & qui le conduit: mais quelquefois les choſes les mieux inſtituées dégénérent conſidérablement, & cet endroit, qui, maintenant que nous ſommes dévots, eſt le ſéjour de la vertu & de

la piété, pourra quelque jour, sans percer dans un profond avenir, être celui de la débauche & de l'impiété. Car de songer que trois cens jeunes filles qui y demeurent jusqu'à vingt ans, & qui ont à leur porte une Cour remplie de gens éveillés, sur-tout quand l'autorité du Roi n'y sera plus mêlée; de croire, dis-je, que de jeunes filles & de jeunes hommes soient si près les uns des autres sans sauter les murailles, cela n'est presque pas raisonnable. Mais revenons à ce que je disois: Madame de Maintenon, pour divertir ses petites filles & le Roi, fit faire une Comédie par Racine, le meilleur Poëte du tems, que l'on a tiré de sa Poësie, où il étoit inimitable, pour en faire à son malheur & celui de ceux qui ont le goût du Théatre, un Historien très-imitable. Elle ordonna au Poëte de
faire

faire une Comédie, mais de choisir un sujet pieux: car à l'heure qu'il est, hors de la piété point de salut à la Cour, aussi-bien que dans l'autre monde. Racine choisit l'Histoire d'Esther & d'Assuerus, & fit des paroles pour la Musique. Comme il est aussi bon Acteur qu'Auteur, il instruisit les petites filles; la Musique étoit bonne; on fit un joli Théatre & des changemens. Tout cela composa un petit divertissement fort agréable pour les petites filles de Madame de Maintenon; mais comme le prix des choses dépend ordinairement des personnes qui les font, ou qui les font faire, la place qu'occupe Madame de Maintenon fit dire à tous les gens qu'elle y mena, que jamais il n'y avoit rien eu de plus charmant, que la Comédie étoit supérieure à tout ce qui s'étoit ja-

mais fait en ce genre-là, & que des Actrices, mêmes celles qui étoient transformées en Acteurs, jettoient de la poudre aux yeux de la Chammelay, de la Raisin, de Baron & des Monfleury. Le moyen de résister à tant de louanges ! Madame de Maintenon étoit flattée de l'invention & de l'exécution. La Comédie représentoit en quelque sorte la chûte de Madame de Montespan & l'élévation de Madame de Maintenon. Toute la différence fut, qu'Esther étoit un peu plus jeune, & moins précieuse en fait de piété. L'application qu'on lui faisoit du caractére d'Esther, & de celui de Vasty à Madame de Montespan, fit qu'elle ne fut pas fâchée de rendre public un divertissement, qui n'avoit été fait que pour la Communauté, & pour quelques-unes de ses amies particuliéres. Le Roi en revint charmé,

mé : les applaudiſſemens que S. M. donna, augmentérent encore ceux du Public. Enfin l'on y porta un dégré de chaleur qui ne ſe comprend pas, car il n'y eut ni petit ni grand qui n'y voulût aller ; & ce qui devoit être regardé comme une Comédie de Couvent, devint l'affaire la plus ſérieuſe de la Cour. Les Miniſtres, pour faire leur Cour, en allant à cette Comédie, quittoient leurs affaires les plus preſſées. A la premiere repréſentation où fut le Roi, il n'y mena que les principaux Officiers, qui le ſuivent quand il va à la Chaſſe. La ſeconde fut conſacrée aux perſonnes pieuſes, telles que le Pere de la Chaiſe, & douze ou quinze Jéſuites, auxquels ſe joignit Madame de Miramion & beaucoup d'autres Devots & Devotes. Enſuite cela ſe répandit aux Courtiſans. Le Roi crut que

ce divertissement seroit du goût du Roi d'Angleterre. Il l'y mena & la Reine aussi. Il est impossible de ne point donner de louanges à la maison de S. Cyr, & à l'établissement : ainsi ils ne s'y épargnérent pas . & y mêlérent celles de la Comédie. Tout le monde crut toujours que cette Comédie étoit allégorique , qu'Assuerus étoit le Roi, que Vasti, qui étoit la Femme Concubine détrônée, paroissoit pour Mad. de Montespan. Esther tomboit sur Madame de Maintenon, Aman representoit M. de Louvois, mais il n'y étoit pas bien peint, & apparemment Racine n'avoit pas voulu le marquer.

La Chasse, le Billard & la Comédie de S. Cyr partageoient les plaisirs innocens du Roi. Il alloit à Marly tous les quinze jours, & jouoit aux portiques, qui est un

jeu de nouvelle introduction, où il n'y a pas plus de finesse qu'à croix & pile. Le Roi y étoit pourtant très-vif. Monseigneur donnoit un peu plus dans les plaisirs de la jeunesse, car il fut trois ou quatre fois au Bal, Monseigneur en donna un, M. de la Feuillade en fit un autre d'une magnificence qui approchoit de la profusion, Monseigneur avoit fait une partie avec la Princesse de Conti d'y aller, le Roi ne l'approuva pas, disant que jamais on n'alloit à ces sortes d'endroits qu'il n'y eut quelque conte désagréable, & que les femmes d'un certain air n'y devoient pas aller. Cela fit que la Princesse, qui aime bien les plaisirs s'en priva à son grand regret.

A Versailles il y en eut aussi: Monseigneur donna le sien au Public, M. le Duc & M. le Prin-

ce de Conti en donnérent auſſi à Monſeigneur. Il n'y eut point d'avanture remarquable : Madame la Comteſſe du Roure s'y trouva ; mais Monſeigneur eſt un Amant ſi peu dangereux, que l'on ne parla pas ſeulement de lui. Il n'y a que Madame la Dauphine qui ſe défie de la force de ſes charmes, qui croye qu'il y aït autre choſe que les lorgneries, qu'elle lui voit : Ainſi la pauvre Princeſſe ne voit que le pire pour elle, & ne prend aucune part aux plaiſirs : Elle a une fort mauvaiſe ſanté & une humeur triſte, qui, joint au peu de conſidération qu'elle a, lui ôte le plaiſir qu'une autre que la Princeſſe de Baviere ſentiroit de toucher preſque à la premiere place du Monde. Le goût de Monſeigneur aux Bals eſt de changer ſouvent d'habit, par le ſeul plaiſir de n'être pas reconnu, &

: parler à des perſonnes indiffé-
:ntes. Les Bals de la Cour étoient
triſtes, qu'ils ne commençoient
u'à près de minuit, & ils étoient
ɔujours finis avant deux heures.
a Princeſſe de Conti ne s'y maſ-
uoit que pour un moment. Elle
des yeux qui la font reconnoître
e tout le monde, & ces yeux-là,
uelque beaux qu'ils ſoient, s'ils
ıi donnoient le plaiſir de les en-
:ndre admirer, faiſoient éloigner
:s perſonnes qui l'auroient pû
muſer, par la peur d'avoir le len-
lemain une affaire auprès du Roi.
Ainſi la pauvre Princeſſe n'y pre-
ɪoit guéres de plaiſir, & Monſei-
gneur étoit aſſurément celui qui
'y attachoit le plus, ſans prendre
l'autre plaiſir que celui du Bal.

Les plaiſirs n'étoient pas aſſez grands pour empêcher que l'on n'eût beaucoup d'attention aux affaires de la guerre. Vers ce tems-là

M. de Baviere vint sur le Rhin, à l'heure que l'on s'y attendoit le moins, pour reconnoître un peu le Pays où il devoit faire la guerre l'Eté, & pour se montrer à ses troupes. Il vint se faire tirer du Canon à toutes les places que nous tenions, & s'avança avec beaucoup d'Escadrons à la portée d'Heidelberg. Il se retira après s'être montré, & laissa un poste retranché à un quart de lieue de la Ville, mais il n'y demeura pas long-tems; car Melac, qui est un vieux Officier de Cavalerie, sortit sur lui avec de la Cavalerie, des Dragons & des Grenadiers en croupe. On entra très-vigoureusement dans le retranchement, & on tua beaucoup d'ennemis. Ce fut une assez jolie action.

Le Maréchal de Lorge partit dans ce tems là pour s'en aller commander en Guienne & le Maréchal

réchal d'Estrées pour s'en aller commander sur les Côtes de Bretagne. On fit marcher des troupes de tous ces côtés-là, parce qu'on avoit une très-grande appréhension que les Anglois joints aux Hollandois ne fissent des descentes, & cela étoit sûr, pour peu que les affaires d'Angleterre allassent au gré du Prince d'Orange.

Vers les derniers tems du Carnaval, lorsque les beaux jours commençoient, le Roi voulut faire voir son Jardin & toutes ses fontaines au Roi d'Angleterre avant son départ. Car le passage de ce Prince en Irlande commençoit à être certain. On avoit déja nommé les Officiers, qui y devoient passer avec lui; & comme charité bien ordonnée commence par soi-même, ceux que l'on nomma étoient d'une habileté

bileté très-médiocre. On ret
ra beaucoup de vieux Officiers
de qui l'on croyoit que l'âge avo
diminué la force & le courage
des postes où ils étoient, pour
mettre de plus jeunes, en cas q
les places fussent attaquées ; &
les fournit généralement de
qui étoit néceſſaire. Calais e
tr'autres fut celle pour laquel
on eut plus de peur. Auſſi y fit-
travailler très-vigoureuſement,
l'on y mit deux ou trois Comma
dans pour ſe ſuccéder les uns a
autres, en cas qu'il y arrivât qu
que choſe. Il ſembloit enfin q
tout le monde attendoit avec u
grande impatience de ſçavoir
deſtinée.

Mais ſur quoi l'on étoit enc
plus impatient, c'étoit ſur les p
ſions qui ne ſe payoient point
tout. La plûpart des Officiers
voient pourtant que cet arg

sûr & de solide. Cela faisoit
préhender la continuation de
guerre, quoique d'abord on
ût souhaitée demesurément;
r il paroissoit certain, que,
isqu'après dix ans de paix, ou
u s'en falloit, & le Roi jouis-
nt d'un aussi grand revenu, on
trouvoit pas un sol dans ses
ffres, deux ans de guerre met-
oient un tel desordre dans les
ıances, que l'on seroit obligé
prendre le bien de tout le
onde. Pour trouver de l'argent,
commença par créer deux
harges de Trésoriers de l'Epar-
ıe. On obligea Bremont & Bru-
et, qui étoient les Financiers
s plus à leur aise, de prendre
s Charges. C'étoit une taxe fort
onnête, il leur en coûtoit à cha-
ın sept cens mille liv. Ensuite on
éa six nouvelles Charges de
laître des Requêtes, que l'on
vendit

vendit deux cens mille fra
chacune On rechercha les I
tisans, dont on tira beauc
d'argent. M. Betan fut un
plus recherchés, & il paya c
tre cens mille francs. Les V
firent des présens considéra
au Roi, celle de Toulouse c
mença, & lui donna cent n
écus; celle de Paris suivit
exemple peu de tems après :
donna quatre cens mille fra
& puis celle de Rouen donna
cent mille écus. Le Roi reçut
qui lui venoient porter la pa
de ces présens, avec une dou
& une humanité qui les pa
assez de leur argent.

On avoit averti, il y avoit
quelque tems, le Maréchal
Duras, qu'il falloit qu'il sor
à partir. Les ennemis se remu
beaucoup sur le Rhin. Il y e
rivoit tous les jours, & l'on

ns de grandes appréhensions à
Cour, que la paix de l'Empire
se fît avec le Turc, & que
us les efforts ne tombassent de
côté-là. Le Maréchal sçut pro-
er de l'occasion : il remplissoit
plus grande place de l'Etat,
il n'avoit jamais roulé sur M.
Prince, & sur M. de Turenne
aussi grandes affaires qu'il en
loit rouler sur lui. De plus il
uhaitoit passionnément l'établis-
ment de sa famille, avant sa
ort, sans quoi son fils demeu-
ir un très-médiocre Gentil-
omme de quinze mille livres de
nte au plus. Mademoiselle de la
arck, qui étoit le plus grand
rti de France étoit déja trop
ée pour une fille, car elle avoit
ssé trente ans; mais l'incertitude
sa Mere en étoit cause. Il y
voit eu des propositions très-
ancées, entr'autres son mariage
avoit

avoit presque été fait l'année précédente avec le Duc d'Estrées. Rien n'étoit plus sortable, & cependant cela fut rompu tout d'un coup. Tout nouvellement son mariage avoit presque été conclu avec le Comte de Brione, fils aîné de M. le Grand, que la naissance & les établissemens de son Pere rendoient le parti de France le plus considérable. L'affaire avoit été si avancée, que les deux partis l'avoient publiée faite; mais cela s'étoit rompu, & même avec beaucoup d'aigreur des deux côtés. On proposa donc au Maréchal de Duras de faire épouser Mademoiselle de la Marck à son fils, s'il pouvoit avoir le Duché passé au Parlement. Il se servit de la conjoncture, il obtint du Roi le Duché à cause du mariage, & la fille à cause du Duché: ainsi quelque disproportion d'âge qu'il y eût,
car

car le fils de M. de Duras n'avoit que dix-ſept ans, le mariage ſe fit au grand contentement du Maréchal de Duras, de voir ſon fils ſi bien établi ; & à celui de la fille, d'être mariée & d'avoir pour mari un auſſi joli garçon que le petit Duras. C'étoit de tous les jeunes gens le plus joli & le mieux fait.

Vers la fin du Carnaval (il n'en reſtoit plus que trois jours, qui étoient deſtinés à paſſer en Cérémonie, c'eſt-à-dire, un jour un grand ſoupé dans l'appartement du Roi, & le Mardi-gras un grand Bal en maſque dans le grand appartement) l'on apprit la mort de la Reine d'eſpagne, fille de Monſieur. Toute la Cour en fut affligée, & cela retrancha les plaiſirs ſérieux dont je viens de parler. La nouvelle en vint le ſoir aſſez tard. M. de Louvois, qui eſt toujours

mieux informé de tout que M. d
Croissi, quoique celui-ci ait le
affaires étrangers, vint l'appren
dre au Roi une demie-heure avan
que M. de Croissi eût reçû so
Courier. Le Roi n'en voulut rie
dire à Monsieur le soir, & ne l
dit à personne; mais le lendemai
à son lever il le dit tout haut, &
quand il fut habillé, il se trans
porta à l'appartement de Mon
sieur, le fit éveiller, & lui appri
cette triste nouvelle. Monsieur e
fut affligé autant qu'il est capa
ble de l'être. Dans le premie
mouvement ce furent des trans
ports, & quatre ou cinq jour
après tout fut calme. Monsieu
l'aimoit naturellement, mais i
étoit encore plus flatté de voir s
fille Reine & d'un aussi granc
Royaume que l'Espagne. A la
vérité la maniére dont elle mou-
rut ajoutoit quelque chose à la
dou-

ır de Monſieur, car elle
ıtempoiſonnée. Elle en avoit
ɾs eu du ſoup[illegible]n, & le man-
ɔreſque tous les ordinaires
ıſieur. Enfin Monſieur lui
envoyé du contre-poiſon,
'riva le lendemain de ſa
Le Roi d'Eſpagne aimoit
ınément la Reine ; mais
ɾoit conſervé pour ſa patrie
ıour trop violent pour une
ıne d'eſprit. Le Conſeil d'Eſ-
', qui voyoit qu'elle gou-
it ſon mari, & qu'apparem-
, ſi elle ne le mettoit pas
les intérêts de la France,
.u moins l'empêcheroit-elle
dans les intérêts contrai-
ce Conſeil, dis-je, ne pou-
ſouffrir cet empire, prévint
: poiſon l'alliance qui pa-
it devoir ſe faire. La Rei-
: empoiſonnée à ce que l'on
é, par une taſſe de choco-
lat,

lat. Quand on vint dire à l'Am
baſſadeur qu'elle étoit malade
il ſe tranſporta au Palais, ma
on lui dit que ce n'étoit pas l
coutume que les Ambaſſadeu
viſſent les Reines au lit. Il falli
qu'il ſe retirât & le lendema
on l'envoya querir dans le tem
qu'elle commençoit à n'en pou
voir plus. La Reine pria l'Am
baſſadeur d'aſſurer Monſieur
qu'elle ne ſongeoit qu'à lui e
mourant, & lui redit une infini
de fois qu'elle mouroit de ſa mo
naturelle. Cette précaution qu'e
le prenoit augmenta beaucoup l
ſoupçons, au lieu de les diminue
Elle mourut plus âgée de ſix mo
que feue Madame, qui étoit ſ
mere, & qui mourut de la mêm
mort, & eut à peu près les mêm
accidens. Cette Princeſſe laiſſ
par ſon Teſtament au Roi ſon ma
ri tout ce qu'elle lui put laiſſer

donn

donna à la Duchesse de Savoye sa sœur ce qu'elle avoit de pierreries, avec une garniture entiere de toutes piéces, & à M. de Chartres & à Mademoiselle ce qu'elle avoit apporté de France.

Dans le tems que la Reine d'Espagne mourut, on assuroit qu'il alloit se faire un échange de Places considérables de Flandres, qui nous étoient nécessaires, contre des Places de Catalogne. Cet échange ne devoit pas être à perpétuité, mais elles servoient de gages de fidélité entre les deux Rois. Tout cela fut démanché par la mort de la Reine. On envoya ordre à l'Ambassadeur de se retirer le plutôt qu'il pourroit.

Pendant ce tems-là le Roi d'Angleterre songeoit à son départ pour l'Irlande. M. de Tirconnel, qui en étoit Vice-Roi, lui manda

qu'il croyoit que sa présence étoit nécessaire. Cela fut fort débattu dans le Conseil. Enfin on jugea à propos que S. M. B. s'y en allât incessamment. Elle fit partir le Duc de Berwick, un de ses Enfans naturels, avec ce qu'il y avoit ici d'Anglois, d'Ecossois, & d'Irlandois pour se rendre à Brest, où ils devoient s'embarquer. Les Officiers Généraux que l'on avoit nommés pour servir avec lui, s'y rendirent aussi. M. de Lausun avoit envie d'y suivre le Roi d'Angleterre, mais il vouloit faire ses conditions bonnes. Les Ministres n'étoient point fâchés de le voir partir, ils appréhendoient toujours le goût naturel que le Roi avoit eu pour lui. Ils opinérent fort à ce qu'il suivît le Roi d'Angleterre; mais quand il fut question de partir, il demanda que l'on le fît Duc, & en fit la premiére proposition à

M.

de Seignelai, pour la porter au
i. M. de Seignelai lui dit de
n ſonger à ce qu'il faiſoit. Le
i reçut très-mal cette propoſi-
n, & quand Lauſun parla au
i, S. Majeſté lui répondit très-
lement. Lauſun s'excuſa, en
ant que le Roi d'Angleterre lui
it dit de le faire, & prévint le
i & la Reine d'Angleterre,
qu'ils diſſent la même choſe
Roi, ce qu'ils ne manquérent
de faire l'un & l'autre. M. de
uſun s'étant vû refuſé, ne vou-
plus aller en Irlande, & trou-
que ce voyage ne lui conve-
t plus. On nomma Roze pour
ller en qualité de Lieutenant
néral. Les autres Officiers que
n y avoit envoyés étoient Mau-
nt, Capitaine aux Gardes pour
réchal de Camp, Puſignan Co-
nel du Régiment de Languedoc
ur Brigadier d'Infanterie, Leſy

 Girardin,

Girardin, Brigadier de Cavalerie, & Boeſlo, Capitaine aux Gardes, pour Major Général. Ils étoient tous fort honnêtes gens, mais des plus médiocres Officiers des Troupes du Roi. Le ſeul Roze, qui eſt Allemand, étoit celui ſur qui l'on pouvoit ſe confier, pour faire tenter quelque choſe par lui. Avec cela l'on envoya cent Capitaines & cent Lieutenans, des Corps qui n'étoient pas deſtinés à ſervir en campagne, & deux cens Cadets. Cela ne laiſſoit pas d'être conſidérable, & pouvoit en peu de tems ſervir à diſcipliner des troupes. On travailla à l'équipage du Roi d'Angleterre. Le Roi lui fit tenir prêt tout ce qui lui étoit néceſſaire, & avec profuſion, meubles, ſelles, houſſes; enfin tout ce que l'on peut s'imaginer au monde. Le Roi lui donna même ſa cuiraſſe,

Le Roi d'Angleterre voulut, avant que de partir, laisser quelque marque à M. de Lausun de sa reconnoissance, Sa Majesté Britannique vint à Paris faire ses dévotions à Notre-Dame, & y donna à M. de Lausun l'Ordre de la Jarretiere : en le lui donnant, il lui mit à son Ruban bleu une Médaille de Saint George, enrichie de Diamans, qui étoit la même, que le Roi d'Angleterre, qui eut le cou coupé, avoit donné à son fils le feu Roi, en se séparant de lui. Les Diamans en étoient très-considérables : comme il n'y a que vingt-cinq personnes, qui ayent cet Ordre, il n'y en avoit qu'un de vacant, qui étoit celui de l'Electeur de Brandebourg. Le Roi le donna ici à M. de Lausun, & le Prince d'Orange le donna en Angleterre à M. de Schomberg, à quoi il ajouta vingt mille écus

de penſion, avec la Charge de Grand-Maître de l'Artillerie du Royaume. Il diſpenſa beaucoup d'autres graces à ceux qui l'avoient ſuivi.

Le Roi d'Angleterre, après avoir donné l'Ordre à M. de Lauſun, alla dîner chez lui avec le Nonce du Pape, qui réſidoit à ſa Cour, M. l'Archevêque de Paris & beaucoup d'autres gens. Ses amis les Jéſuites y vinrent lui dire adieu. Enſuite il alla chez des Religieuſes Angloiſes, où il toucha des Ecrouelles, qu'il ne touche, & dont il ne prétend guérir qu'en qualité de Roi de France. Il vint enſuite voir Mademoiſelle au Luxembourg, qui n'alloit point à la Cour, parce qu'elle étoit fort mal contente du Roi, ſur le ſujet de M. de Lauſun. Elle prenoit le prétexte de la mort de Madame de la Menuille, qu

qui étoit morte de la petite verole, dans sa maison de la Ville à Versailles. Il est vrai qu'elle en étoit tombée malade dans le Château au sortir de chez Mademoiselle. Le Roi d'Angleterre alla aussi aux Filles de la Visitation de Chaillot, qui étoient ses amies du tems qu'il avoit demeuré en France, parce que la Reine d'Angleterre sa mere y faisoit d'assez longs séjours, & il repassa ensuite par Saint Cloud, pour faire compliment à Monsieur sur la mort de la Reine sa fille, & pour voir Saint Cloud, qu'il n'avoit jamais vû. De-là il alla à Versailles dire adieu au Roi, & s'en retourna à Saint Germain, où il faisoit son séjour ordinaire. Le lendemain le Roi lui alla aussi dire adieu à Saint Germain. Leur séparation fut fort tendre: Le Roi dit au Roi d'Angleterre, que tout ce qu'il pou-

voit lui ſouhaiter de meilleur, étoit de ne le jamais revoir. Il nomma M. d'Avaux pour le ſuivre comme Ambaſſadeur, & le Comte de Mailly, qui avoit épouſé une Niéce de Madame de Maintenon, pour l'accompagner juſqu'à Breſt, où il s'embarquoit. La Reine d'Angleterre demeura avec ſon fils le Prince de Galles à Saint Germain, & pria qu'on ne lui allât faire ſa Cour que les Lundis, trouvant qu'il ne lui étoit pas convenable de ſe livrer beaucoup au Public, dans le tems que, ſelon les apparences, ſon mari alloit eſſuyer de grands périls.

Le Roi d'Angleterre alla en Chaiſe juſqu'à Breſt, mais ſa Chaiſe ſe rompit à Orleans; les gens ſuperſtitieux trouvérent cela de mauvais augure. Il arriva un autre malheur à ſon équipage, qui s'étoit embarqué. Il y eut un bateau

teau qui se rompit contre les arches du Pont de Cé, & un de ses Valets de garderobe, nommé la Bastie, qui étoit celui qui l'avoit toujours suivi fidélement, se noya; il prit à sa place un des Valets de chambre de Mailly. S. M. B. arriva à Brest sans avoir souffert d'autre accident. Elle y trouva une Escadre de treize Vaisseaux, toute prête à le transporter; mais le tems fut si mauvais, qu'il fallut demeurer un assez long tems à Brest. Le vent ayant tourné, le Roi s'embarqua; mais à peine l'étoit-il, que dans le moment il changea si bien, qu'il fallut rentrer dans le Port. Comme il y rentroit, un autre Vaisseau, qui sortoit à pleines voiles, vint donner sur celui du Roi d'Angleterre, & ce Prince courut grand risque, sans l'habileté du Capitaine, qui dans le moment fit faire

Après que le grand deu
Reine d'Eſpagne fut paſſé
commença les Comédies
croyoit que les Appartem
commenceroient auſſi ;
Roi retrancha ces plaiſirs
qu'il avoit beaucoup d'a
que l'heure des Apparteme
celle qui lui convenoit le pl
travailler, & qu'il aimoit
employer le beau tems à
la Chaſſe. Ainſi ce fut là
cupation de moins pour le
tiſans. M. de Duras parti
avec Chanlay, pour ſe ren
les bords du Rhin, &

Allemans, & le plus ſouvent nous n'y trouvions pas notre avantage. On jugea, que l'on ne pourroit pas ſoutenir les Places du Pays de Cologne, qui étoient Nuits, Keiſerſwert, Lintz, & Rhinberque; le Roi avoit beſoin de ſes Troupes, & ne les vouloit pas expoſer ſans en tirer quelque avantage, outre que les Places étoient ſi mauvaiſes, que la priſe en étoit ſûre.

Le départ du Roi d'Angleterre pour l'Irlande ne laiſſa pas une grande eſpérance au Roi de le voir remonter ſur le Trône. Il n'avoit pas été long-tems en France, ſans que l'on le connût tel qu'il étoit: c'eſt-à-dire, un homme entêté de ſa Religion, abandonné d'une maniére extraordinaire aux Jeſuites. Ce n'eut pas été pourtant ſon plus grand défaut à l'égard de la Cour. Mais il étoit foible, & ſupportoit plutôt ſes malheurs par

insensibilité que par courage ; quoiqu'il fût né avec une extrême valeur, soutenue du mépris de la mort si commun aux Anglois. Cependant c'étoit quelque chose qu'il eût pris ce parti-là. On en étoit défait en France, & selon les apparences les troupes que le Prince d'Orange s'étoit engagé d'envoyer sur les Côtes pour faire une diversion, alloient passer en Irlande. On donna donc à S. M. B. une Escadre de dix Vaisseaux, & il arriva enfin heureusement en Irlande avec beaucoup d'Officiers François, & avec tous les Anglois & Irlandois, qui l'étoient venus trouver, ou qui avoient demeuré en France. Le Roi les fit conduire tous à Brest par différentes routes à ses frais, & ils y firent un désordre épouventable. Le Roi d'Angleterre, qui avoit été homme de mer, étant

étant Duc d'Yorck, ne fut pas content de la marine, & le manda au Roi. Cela donna des vapeurs à M. de Seignelay. Il y eut des Ordres pour faire conduire à Brest toutes les choses nécessaires pour l'Irlande; elles y furent expédiées avec promptitude & en grande quantité, parce que M. de Louvois s'en mêla. On y envoya aussi tout ce qui étoit nécessaire pour un corps raisonnable de Cavalerie, & pour armer l'Ifanterie. L'armée du Roi d'Angleterre produisit une grande joie en Irlande dans l'esprit des Peuples; il y avoit un tems infini qu'ils n'en avoient vû, & ils étoient comme les esclaves des Anglois. Le Roi leur conserva leurs priviléges, les augmenta même, & confisqua aux Catholiques les biens que l'on avoit autrefois confisqués aux grands Seigneurs de la Religion

An-

glicane. Il fit Tirconnel Duc, pour le recompenser du soin qu'il avoit pris de lui conserver cette Isle, & de sa fidélité personnelle.

La mort de la Reine d'Espagne avoit entiérement indisposé la Cour du Roi Catholique contre la France. La passion que ce Prince avoit pour son Epouse l'avoit empêché de se déclarer contre nous, malgré les menées de la Cour de l'Empereur, qui tenoit auprès du Roi Catholique l'homme d'Allemagne, qui avoit le plus d'esprit. C'étoit M. de Mansfeld, qui avoit épousé Mademoiselle d'Aspremont, veuve du Duc de Lorraine, & qui étoit maître de l'esprit du Conseil d'Espagne. On sçut à la Cour à quoi l'on devoit s'attendre des Espagnols, & l'on prévint leurs desseins en leur déclarant la guerre. On ordonna à Rebenac, Ambassadeur

ſadeur en Eſpagne, de revenir inceſſamment, & tout fut fini de de ce côté-là.

La Cour étoit fort occupée pour les affaires de la guerre. Il y avoit peu d'argent, il en falloit beaucoup, & le Contrôleur Général étoit homme peu capable & peu ſtilé à ſon emploi. Il falloit que M. de Louvois, qui l'avoit porté à cette place, l'y ſoutînt, & travaillât pour lui, & lui-même avoit déja tant d'affaires, qu'il étoit étonnant, comment il n'y ſuccomboit pas. Cependant il n'y avoit point à reculer, il falloit cheminer, quoiqu'il en fût ; car les ennemis ſe préparoient très-fortement. On fit la deſtination des Armées ; il y en devoit avoir une en Allemagne, commandée par M. de Duras ; une en Flandres, par le Maréchal d'Humieres ; une en Rouſſillon, par M. de

de Noailles, Gouverneur de la Province; & une au milieu de la France, pour prévenir les désordres, dont on étoit menacé par les Gens de la Religion, & aussi pour qu'elle pût être transportée en quelque endroit que ce fût, en cas que les ennemis fussent assez forts pour faire une descente. Pour le Roi; il demeuroit à Versailles, afin d'être toujours dans le milieu du Royaume, & de-là pouvoir plus aisément donner ses ordres par tout. On envoya M. le Maréchal de Lorge commander en Guienne; M. le Maréchal d'Estrées dans les deux Evêchés de S. Pol & de Cornouailles en Bretagne, où les ennemis pouvoient plus aisément faire des descentes; M. de Chaulnes dans le reste de la Bretagne, qui étoit son Gouvernement; M. de la Trousse en Poitou & Pays d'Aulnis, quoique

que Gacé, qui étoit Gouverneur de la Province, y fût actuellement: mais afin de lui faire supporter plus patiemment ce desagrément, on le fit Maréchal de Camp. On laissa le Commandement de la Normandie aux Lieutenans Généraux de la Province, Beuvron & Matignon, gens de qualité, & honnêtes gens; mais fort peu capables pour la guerre. Beuvron étoit frere de Madame Darpajou, que Madame de Maintenon avoit fait Dame d'honneur de Mad. la Dauphine. Les Beuvrons s'étoient attachés à Mad. de Maintenon; cela suffisoit pour ne point recevoir de desagrément, & l'on ne pouvoit pas bien traiter l'un sans faire le même traitement à l'autre. Beuvron, dont je parle, étoit beau-frere de M de Seignelai, & faisoit fort bien sa charge, quand il n'y avoit rien à faire. On lui donna

na la Hoguette, Officier des Mousquetaires, pour Maréchal de Camp, qui étoit celui sur lequel rouloient les affaires de la guerre. On mit pour commander en Languedoc Broglio, Lieutenant Général; parce qu'il se trouvoit beau-frere de l'Intendant, qui étoit homme d'esprit, & en qui la Cour avoit beaucoup de confiance. On laissa en Provence Grignan, Lieutenant de Roi de la Province, qui y avoit toujours bien fait ce qu'il avoit à faire. En Dauphiné l'on y mit Lassai Maréchal de Camp, qui étoit d'une famille de Robe; mais qui avoit toujours eu la réputation de bon Officier. En Bearn on envoia le Duc de Grammont, pour représenter seulement, car l'on sçavoit bien qu'il n'y avoit rien à faire. Telle étoit la disposition des Commandemens. On changea beaucoup de Gouver-

neurs de Villes particulieres, parce qu'ils étoient trop vieux, & que les affaires présentes demandoient des gens un peu plus actifs, qu'ils ne pouvoient être. On fit faire le tour du Royaume à M. de Vauban, pour visiter les Places maritimes, qui étoient en fort mauvais état, parce qu'elles n'étoient pas du district de M. de Louvois, outre que tandis que la France n'avoit point d'affaire avec l'Angleterre, il ne pouvoit rien arriver de mauvais de ce côté-là. Cependant l'on y fit travailler très-vigoureusement. La Rochelle fut en fort peu de tems mise en bon état: on travailla à Bordeaux, & Brest fut mis en représentation de défense; car la Place vaut si peu de chose par sa situation, que rien ne la peut rendre bonne. M. de Vauban ordonna aussi des redoutes le long

des

des côtes dans les endroits où l'on pourroit faire des descentes, & iu planter des pallissades en maniere de cheval de Frise le long des rivages de la mer. On posta beaucoup de piéces de canon, selon la situation des endroits, pour battre les Bâtimens, qui pourroient tenter la descente. Enfin toutes les côtes furent au mois de Mai en état de défense. On déclara la guerre au Prince d'Orange, & aux Anglois qui l'avoient suivi, & qui avoient contribué à chasser leur Prince naturel; on fit marcher des troupes aux endroits de France, où l'on croyoit en avoir le plus de besoin: tout en fourmilloit depuis le Bearn jusqu'à la Normandie.

Cependant chacun songeoit à la Cour à son départ. Le Prince [illegible] Conti, qui n'étoit pas encore [illegible] dans les bonnes graces du Roi,

Roi, lui ayoit demandé dans le commencement de l'hiver, & avec instance, un Régiment. Le Régiment lui fut refusé, Il demanda ensuite d'être Brigadier; croyant qu'un Régiment tiroit à conséquence, parce que l'on s'y fait des créatures: Sa demande lui fut aussi refusée. Enfin il demanda d'aller Volontaire dans l'Armée d'Allemagne. On ne le lui put refuser, & il se prépara à y aller avec M. le Duc qui fut prêt à n'y avoir non plus aucun Commandement: car l'on mit son Régiment d'Infanterie dans Bonne, & celui de Cavalerie aussi; & quand il s'en plaignit, on dit que c'étoit la faute de M. de Sourdis, à qui l'on avoit mandé d'y mettre un Régiment de Dragons, & qu'il avoit lû *Bourbon*. On crut que l'on ne pourroit pas aisément tirer le Régiment de

Bourbon de Bonne, on lui donna un Brevet pour commander le Régiment de Condé. Cependant à la fin on l'en tira, & il servit à la tête de son Régiment. M. du Maine, qui devoit aussi servir en Allemagne, n'y fut pourtant pas employé. On fit venir son Régiment en Flandres; mais en entrant en campagne, on lui donna une Brigade à commander, pendant que les Princes du Sang avoient à peine la simple permission de servir : encore fut-ce beaucoup, que l'on leur épargnât le désagrément d'être dans la même Armée.

Vers ce tems-là il ne se passa rien de considérable à la Cour, que le combat du Comte de Brionne avec Hautefort-S. Chamand, qui étoit Exempt des Gardes du Corps, honnête garçon, & assez bien traité de tout le monde.

monde. Il avoit chez Madame la Princeſſe de Conti, la fille du Roi, une ſœur, qui étoit fort laide : cependant elle ſe fit aimer du Comte de Brionne ; & cette paſſion dura fort long-tems. Ils ſe brouillérent, & ſe raccommodérent plus d'une fois, comme il arrive dans toute les paſſions. Enfin la Demoiſelle, que l'exemple de la Comteſſe de Soiſſons avoit gâtée, comme bien d'autres, qui croyoient que l'on ne les aimoit que pour les épouſer, parla de mariage. Je croi que le Comte de Brionne le ſçut. Il s'en mocqua. Le frere, en ſortant du couché de Monſeigneur, attaqua le Comte de Brionne de converſation. Ils allérent ſur le bord de l'étang auprès de l'Hôtel de-Soiſſons, qui étoit un chemin peu paſſant, ſurtout à l'heure qu'il étoit, & ils

s'y

s'y battirent. Hautefort fut blessé d'abord ; mais il donna un coup d'épée dans la cuisse du Comte de Brionne & lui laissa son épée. Le coup d'Hautefort ne l'empêcha pas de paroître encore le soir ; mais le lendemain tout se sçut : le Grand Prévôt fit des informations. Hautefort s'écarta, & fut cassé ; on fit si bien que cela ne passa pas pour duel. Le Parlement en prit connoissance, & on les mit tous deux en prison ; le Comte de Brionne à la Bastille, & l'autre à la Conciergerie. La Demoiselle alla du Château, où elle demeuroit, à l'Hôtel de Conti. Elle fut trois semaines, ou un mois sans paroître ; ensuite elle revint, & voulu faire comme auparavant. On lu dit de se retirer ; elle se mit dar le Port-Royal.

Il partit dans ce tems-là un secours considérable pour l'Irlande. Il y eut une Escadre de vingt deux ou vingt-trois Vaisseaux, commandés par le Comte de Chateauregnault, qui sortirent de Brest avec beaucoup de Bâtimens de charge, tous chargés de ce que l'on avoit pû assembler depuis trois ou quatre mois de choses nécessaires à une armée. Le Prince d'Orange avoit aussi mis une Flotte en mer, inférieure de deux ou trois Vaisseaux à celle du Roi. Cette Flotte étoit commandée par Herbert, dont la réputation & la capacité étoient beaucoup supérieures à celle de M. de Chateauregnault. On vouloit aller débarquer à Kinsale, petit Port d'Irlande, où le Roi d'Angleterre avoit descendu, quand il étoit arrivé dans l'Isle, mais l'on apprit que les ennemis étoient

postés à portée de-là. On tint Conseil de Guerre, on trouva le hazard trop grand de faire un débarquement à la vûe des ennemis; on prit donc le parti d'aller chercher un autre Port à l'Occident de l'Irlande; on le trouva propre, & on travailla avec beaucoup de vîtesse au débarquement à la Baye de Bantry. Comme il n'y avoit plus que deux Brulots à décharger, les ennemis parurent, on appareilla pour aller au-devant d'eux; on se canona beaucoup, mais on ne s'approcha guéres. Enfin les Ennemis prirent le large, & voilà ce que l'on appella un combat gagné. Herbert s'y trouva blessé, & les ennemis confesserent, que si l'on avoit voulu, on auroit mis leur Flotte hors d'état de servir, & qu'on leur auroit pris quelques Vaisseaux, quoique les Anglois soient beaucoup

meilleurs voiliers que les nôtres. M. de Chateauregnault ſe contenta d'avoir fait heureuſement ſon débarquement, & d'avoir pardevers lui l'idée ou la repréſentation d'une Bataille gagnée..Il s'en revint content avec un bon vent à Breſt, ayant fort peu de monde de tué, & un ſeul de ſes Vaiſſeaux incommodé, qui étoit celui qu'avoit Coetlogon, dont la Dunette & la Galerie avoient ſauté en l'air. Quand le Comte de Chateauregnault fut arrivé, il envoya ſon Neveu à la Cour. D'abord la joie y fut grande, mais deux ou trois jours après que chaque Officier général, & les plus éveillés des particuliers eurent envoié des relations, on ne fut plus du tout content..Ils ſe jettoient la faute les uns ſur les autres, de ce que l'on n'avoit pas davantage battu les

Ennemis, aussi en eurent-ils to
des réprimandes de la Cour.

Cependant on travailloit da
les Ports avec une grande activ
té, à mettre une grosse Flotte
mer ; on travailloit aussi à To
lon, où l'on devoit mettre ving
deux Vaisseaux, à ce que l'on c
soit, pour la Mediterranée,
Brest & à Rochefort on en devc
mettre plus de quarante ; on e
voyoit Couriers sur Couriers
Brest pour faire avancer, & cepe
dant cela alloit avec une lente
extraordinaire. M. de Seignel
faisoit marcher Bonrepos son pr
mier Ministre, & tout manquo

Malgré cela il y avoit déja qu
que tems que M. de Duras avc
eu ordres de partir pour se rend
en Allemagne, sur ce que les tró
pes de l'Empereur, & celles de l'
lecteur de Baviére avoient ma
ché sur le Rhin. Elles s'étoie

déj

déja ſaiſies des poſtes que les troupes du Roi avoient abandonné de l'autre côté, & commençoient à ſe retrancher dans une Iſle dans le Rhin, entre Philisbourg & le Fort-Louis, qui en ôtoit la communication. Ils nous euſſent trop incommodé, s'ils s'y fuſſent établis. Ils avoient encore un poſte fort conſidérable à portée de-là, qui étoit Hauſen, où le Prince Eugene de Savoye avoit pris poſte avec beaucoup de Troupes. Le reſte de leurs Troupes s'étendoit dans le Wirtemberg, & dans le petit Etat de M. de Bade-Dourlac juſqu'à Huningue. On avoit grande peur, qu'ils n'attaquaſſent cette Place, qui eſt fort voiſine des Suiſſes; & l'on n'étoit pas encore trop ſûr de leur amitié. Le parti des Ennemis y étoit très-puiſſant; la Religion mettoit entiérement contre nous les Cantons

Proteſtans. Le Nonce du Pape affectoit de perſuader aux Catholiques, que cette affaire-ci n'étoit point une affaire de Religion, & ſe ſervoit de toute ſorte de raiſons pour les mettre contre nous. De plus, nous avions déja ſouvent abuſé de leur bonne foi. Enfin tout les portoit à nous devenir contraires, & quoique les levées euſſent été faites l'hiver, comme nous les ſouhaitions, cependant nous étions peu certains de leur amitié. On avoit fait revenir Tamboneau qui y étoit Ambaſſadeur, il y avoit déja quelque tems, parce qu'il parloit beaucoup, & ne faiſoit que peu de choſes. A ſa place on y avoit envoyé M. Amelot, qui n'étoit pas un homme tout-à-fait conſommé dans les Négociations, mais auſſi il avoit un eſprit plus poſé, plus froid, & par conſéquent plus convenable

à

à l'humeur & au naturel des Suisses. Peu de tems après qu'il y fut, il renvoya le Traité ratifié, & scellé de tous les Cantons. Si nous eussions encore eu les Suisses contre nous, il eût été bien difficile de résister, parce que c'est l'entrée de France la moins fortifiée. Nous n'avions plus alors dans l'Europe que le Dannemarc, qui fût notre Allié: mais il étoit trop séparé de nous, pour se pouvoir soutenir l'un l'autre. Tous ses voisins étoient ligués contre lui, & parce qu'il étoit Allié de la France, & parce qu'il s'étoit saisi des Etats du Duc de Holstein-Gottorp, par droit de bienséance. Mais ce seul Allié, nous le pouvions perdre encore. Les intérêts de son frere, le Prince George, qui naturellement devoit succéder au Prince d'Orange, parce qu'il avoit épousé la seconde fille

du Roi d'Angleterre; & que le Prince d'Orange n'avoit point d'enfans, le pouvoient détacher en peu de tems de l'Alliance qu'il avoit avec le Roi.

Le Projet de la Campagne fut très-ſage. Les Miniſtres ſuppoſoient que tant de différens Princes ne pouvoient pas demeurer long-tems unis. La plus grande partie de ceux d'Allemargne ſont très-pauvres, & ne peuvent ſubſiſter, quand ils ont des Troupes, que par les quartiers d'hiver qu'ils prennent, ou dans le Pays Ennemi, ou les uns ſur les autres. Le Roi étoit bien ſûr qu'en ne hazardant rien, les Ennemis ne pouvoient pas prendre de quartier dans ſon Pays. En Allemagne il y avoit les Pays des Princes Eccleſiaſtiques, qui d'ordinaire fourniſſent les quartiers aux Princes Proteſtans: nous tenions la plus gran-

de

de partie des trois Electorats, le Roi avoit Mayence & toutes les petites Villes qui en dependoient en deçà du Rhin, le Pays de Treves étoit au moins partagé, car le Mont Royal d'un côté, & Bonne de l'autre, nous laissoient un grand terrain à notre disposition. A la vérité les Ennemis avoient Coblents, que l'on avoit manqué l'hiver dernier. Pour celui de Cologne, nous étions Maîtres des quatres Places fortifiées de l'Electeur, qui étoient Bonne, Rhinberg, Nuits & Keiserswerd. On avoit abandonné Nuits au commencement de l'hiver, & ce fut en se retirant, que les Ennemis battirent la Garnison, & que M. de Sourdis, qui commandoit dans tout ce Pays, la laissa battre, & s'enfuit. Keiserswerd demeura sous le Commandement de Marconié. C'étot une mau-

vaise Place, d'où l'on retira toute la Garnison Françoise, pour y en laisser une Allemande. M. de Furstemberg avoit mis dans Rhinbergue un Allemand, Domestique de feu M. l'Electeur de Cologne, en qui il avoit beaucoup de confiance, mais l'Allemand le trahit; &, avant le commencement de la Campagne, prêta serment à M. le Prince Clement, Concurrent de M. de Furstemberg pour l'Electorat de Cologne, & appuyé par les Bulles du S. Pere. Dans Bonne on avoit mis huit Bataillons de Campagne, un Régiment de Cavalerie, & un de Dragons. Asfeldy commandoit, & on lui avoit donné de bons Officiers subalternes. Mayence étoit garnie à foison: on y avoit mis le Marquis d'Huxelles pour y commander. M. d'Huxelles étoit l'Officier d'Infanterie à la mode, & la créature de M. de Louvois. On dit

dit qu'on lui avoit donné quatre cent milliers de poudre, avec douze Bataillons des meilleurs qui fussent en France, le Régiment des Bombardiers, la Compagnie des Mineurs, un Régiment de Cavalerie, un de Dragons, M. de Choisi, habile Ingenieur, & qui avoit défendu Mastric sous M. de Cailus, pour commander sous lui, & trois ou quatre autres bons Officiers, en cas qu'il mésarrivât aux premiers. La Place n'étoit pas excellente, mais on y avoit travaillé tout l'hiver, & on l'avoit assez bien raccommodée. Le Mont-Royal, qui étoit encore une Place, pour laquelle il y avoit beaucoup à craindre, d'autant plus qu'elle n'étoit pas encore achevée, étoit fournie de même, & avoit M. de Montal pour y commander. Philisbourg & Landau étoient encore pourvûs de la mê-

me maniere. Outre cela le Roi avoit beaucoup de Troupes répandues dans le Palatinat, Pays qu'on avoit juré de ruiner entiérement, parce qu'il étoit trop voisin de l'Alsace, & que celui qui avoit le plus de part à la guerre, étoit M. l'Electeur Palatin. Quoiqu'on l'appellât alors le *Nestor Germanique*, sa prudence s'étoit bien endormie d'aigrir le Roi au point qu'il l'avoit aigri ; il devoit se reconnoître trop petit Prince, & trop sous la Coulevrine de la France, pour ne pas s'accommoder au tems. Toutes les Places du Palatin étoient garnies des Troupes du Roi, & pendant l'hiver on avoit tiré tout l'argent que l'on avoit pû du Pays. D'abandonner ces Places, & de les laisser dans leur entier, c'étoit presque mettre les Ennemis du Roi dans son Pays. On commença par évacuer la plus avancée, qui

qui étoit Heldelberg, Capitale du Palatinat. On fit ſauter la moitié du Château, qui avoit l'air grand, & méritoit des égards. On brûla la moitié de la Ville, avec des excès, qu'une guerre moins vindicative auroit empêché. Enſuite on évacua Manheim; on raſa la Ville & la Citadelle, enſorte qu'il n'y reſta pas une maiſon, & les ruines même en furent jettées dans le Rhin, & dans le Nekker. On brûla Wormes, qui étoit une petite République ſur le Rhin. On en fit autant à Spire, Ville appartenante à l'Electeur de Trêves, comme Evêque de Spire, parce qu'on trouvoit qu'elle preſſoit trop l'Alſace. Pour Frankendal, il fut raſé ſeulement; parce que comme l'on avoit Mayence, il étoit difficile à nos ennemis de s'en rendre les maîtres. On fit un pareil traitement à un grand

nombre de petits mauvais Châteaux, que les troupes du Roi avoient occupés pendant l'hiver, & qui pouvoient servir de postes aux ennemis. M. de Duras alla s'établir à Strasbourg, pour attendre le commencement de la Campagne. Les Allemands ne s'y mettent jamais de bonne heure, mais nous ne pouvions rien faire pour les prévenir : il falloit voir à quoi ils s'attacheroient. Il y avoit deux Places qui n'étoient point achevées, qui étoient Betfort & Landau. On y travailloit à force, ainsi il falloit laisser les Troupes, & sur tout l'Infanterie, tout le plus long-tems que l'on pouvoit, dans les Places. A l'égard de la Cavalerie, il n'étoit pas bon non plus qu'elle campât de trop bonne heure, parce qu'il y en avoit beaucoup de nouvelle, & que même dans la vieille, on avoit été obli-

gé

gé d'y fourer beauçoup de Compagnies, qui venoient d'être tout fraîchement faites; ainsi tout demeura dans les Places, ou dans des quartiers jusqu'à ce que les Allemands commencérent à paroître du côté de la Flandre. M. le Maréchal d'Humieres, qui étoit à Lille, eut ordre de s'en aller à Philippeville, pour mettre de bonne heure l'Armée en Campagne. Il eut ordre de l'assembler auprès de Maubeauge, & le fit au commencement de Mai, que les Ennemis n'avoient pas encore songé à assembler leurs troupes. Il reprit quelques Châteaux, dont les Ennemis s'étoient saisis pendant l'hiver, & les fit raser. Il eut le même ordre qu'ont tous les Généraux en France. Ce fut de ne pas combattre. M. de Valdec informé de cet ordre, assembla son Armée, l'assembla foible,
&

& donna au Maréchal d'Humieres de fort belles occasions de le battre. Même le peu de précaution qu'il prenoit, alloit ou à la malhabileté ou à l'insolence. Cependant le Maréchal suivant son ordre aveuglement n'en profita point.

Le premier exploit qui se passa fut en Catalogne, où M. de Noailles, qui commandoit l'Armée, composée de deux ou trois vieux Régimens d'Infanterie, avec quelque Cavalerie nouvelle, des Dragons de même, & le reste des Milices de la Province, se saisit de Campredon, mauvais Village, & d'une Tour, qui étoit à deux lieues de-là. Comme c'étoit là son premier exploit, il envoya un Courier en porter la nouvelle à la Cour & l'on y parla de cette conquête, comme de quelque chose de fort considérable. Le poste

poste étoit pourtant de lui-même fort mauvais, il y avoit peu de gens à le défendre, point d'Armée à le secourir, les Espagnols n'étant pas assez puissans pour mettre deux mille hommes ensemble dans leur Pays.

On espéroit toujours en France, que l'humeur hautaine du Prince d'Orange deviendroit insuportable aux Anglois; & comme nous nous flattons très-volontiers, on ne doutoit point de voir en très-peu de tems une révolte en Angleterre. Cepéndant le Prince d'Orange avoit été couronné Roi d'Agleterre avec de très-grands applaudissemens La Convention d'Ecosse lui avoit aussi envoyé la Couronne, quoique le Roi eût encore des partis fort puissans dans le Nord de l'Ecosse. Le Prince d'Orange avoit fait assembler le Parlement, qui lui avoit accor-

dé

de généralement tout ce qu'il lui avoit demandé, c'eſt-à-dire, de l'argent pour payer les Troupes Hollandoiſes, & pour rembourſer les avances que lui avoit fait la Hollande pour ſon deſſein, de l'argent pour ſa ſubſiſtance, & les moyens d'en titer pour faire la guerre à la France. Tout cela s'étoit fait avec une tranquillité étonnante. Londres, qui n'étoit point accoutumée à avoir des Tr[illegible] en étoit remplie ſans eſſer [illegible], & le Prince d'Orange en deux mois étoit devenu plus maître de l'Angleterre qu'aucun Roi ne l'avoit jamais été. Les Anglois, qui avoient chaſſé leur Roi, ſous prétexte de défendre & conſerver leur Religion, la voyoient changer entiérement, car le Prince d'Orange, tout en faiſant ſemblant d'accommoder les deux Religions, c'eſt-à-dire, l'Anglicane, & la

ſienne,

ſienne, prétendue Réformée, laiſſoit les Miniſtres de la derniere entiérement les Maîtres & profeſſoit publiquement ſon Calviniſme, à quoi tous les Anglois applaudiſſoient.

Le Prince d'Orange faiſoit travailler avec un grand ſoin à l'Armement de la Flotte Angloiſe, pour la joindre avec celle des Hollandois. On ne pouvoit pas s'imaginer dans ces pays-là, qu'après les dépenſes que le Roi avoit faites, il fût en état de mettre ſur pied une Flotte aſſez conſidérable pour leur oppoſer, & ils comptoient d'être entiérement les Maîtres de la Mer. Dans les combats particuliers, qui s'étoient donnés de Vaiſſeau à Vaiſſeau, les François avoient preſque toujours eu l'avantage, & on avoit fait plus de priſes aux Ennemis, qu'ils ne nous en avoient fait. Ils ne comptoient

toient pas que l'on laiſſât la Mediterrannée entiérement abandonnée & gardée ſeulement par les Galéres. Ils ſavoient que nous avions la guerre contre les Corſaires d'Algers, & jugeoient que cette guerre ſuffiſoit pour occuper un nombre aſſez conſidérable de Vaiſſeaux : on traitoit pourtant de la paix, mais en traitant nous continuïons dans cette hauteur, à quoi nous ſommes ſi bien accoûtumés, & depuis ſi long-tems. Quoique nous ne viſſions que des Ennemis autour de nous, nous voulions que les Algeriens ſe contentaſſent d'une Trêve, parce qu'il y avoit un grand nombre de leurs gens, qui étoient Eſclaves ſur nos Galéres, qui nous ſervoient bien, & que par la Trêve on ne rendroit pas : mais les Algériens n'y voulurent point conſentir.

Le Prince d'Orange comptoit

donc que l'Armée de Mer n'apporteroit aucun obstacle à ses desseins, & par-là il regardoit l'affaire d'Irlande comme une très-petite affaire. Ceux qui dans le commencement y avoit tenu son parti, avoient été battus, & tout s'étoit refugié dans une Place assez bien fortifiée pour une Province comme l'Irlande, où il n'y en a aucune. Les Anglois l'avoient fait bâtir pour la sûreté du commerce avec l'Irlande : elle s'appelloit Deri, & comme c'étoient les Marchands de Londres qui l'avoient fait bâtir, ils y avoient ajôuté *London*, qui en Anglois veut dire Londres, de maniére qu'elle s'appelloit Londonderi. Tous les partisans du Prince d'Orange s'étoient jettés dedans, & en cedérent le Commandement à un Anglois ; qui avoit été Ministre. Le Roi d'Angleterre donna ses ordres pour la faire investir, sans pour-

tant

tant quitter Dublin. S. M. B. avoit deux Officiers d'Infanterie François, que le Roi lui avoit donnés pour aller avec lui, qui étoient Maumont, Capitaine aux Gardes & Maréchal de Camp, & Pusignan, Colonel d'Infanterie & Brigadier. Il y avoit long-tems qu'ils servoient tous deux, mais avec cela ils étoient au nombre des Officiers de médiocre capacité; cependant ils pouvoient passer pour bons en Irlande, où il n'y en avoit point de meilleurs. Les Troupes qu'ils commandoient étoient fort mal disciplinées; celles qui étoient dans Londonderi l'étoient tout aussi mal, mais les Anglois ont pour la Nation Irlandoise un mépris, qui leur donnoit un air de supériorité. Maumont fut tué en allant reconnoître la Place, & l'autre, peu de jours après, voyant une sortie que les Ennemis faisoient assez en dé-

re, crut qu'il n'y avoit qu'à
oussser avec le peu de gens
l avoit. Il ne s'apperçut pas
e embuscade que l'on avoit
sée. Il fut coupé, & il y pe-
vec beaucoup de Gens. Il ne
oit plus d'Officier sur qui l'on
faire rouler le siége, car Ro-
qui étoit le meilleur que le
eut envoyé en Irlande, étoit
Allemand, très-bon Officier
Cavalerie, mais qui en sa vie
oit rien sçu qui regardât l'In-
terie. On se contenta de tenir
qué Londonderi, dans l'espé-
ce qu'il seroit obligé de se
dre, parce que la quantité de
s qui s'étoient retirés dedans,
ouvoient subsister long-tems,
l'on comptoit aussi qu'ils ne
ient pas secourus. On prit
x petits Forts, qui gardoient
Riviére, par où l'on y pouvoit
ter du secours; on fit faire
en-

enſuite une eſtacade, pour empêcher les Bâtimens de paſſer de nuit, & l'on employa le peu d'Artillerie qu'il y avoit pour la defendre.

Tous les jours il nous venoit de fauſſes nouvelles de ce pays-là. Il y eut des Vaiſſeaux Anglois, qui après le combat de Bantry ſe détachérent ; le bruit fut d'abord, qu'ils s'étoient venus rendre au Roi, mais il ſe trouva, qu'ils étoient allez pour tenter le ſecours de Londonderi, qu'ils tentérent d'abord fort inutilement : mais dans la ſuite ils trouvérent moyen de rompre l'eſtacade, & de porter dans la Ville un ſecours conſidérable qui fit que l'on leva le blocus, & que l'on ne ſongea plus au ſiége de cette Place. Il y eut même des revòltés, qui ſe ſaiſirent encore d'une autre petite Place dans les marais, mais le Roi d'An-

d'Angleterre y envoya Hamilton, qui étoit Lieutenant Général de ses Armées, & qui avoit été long tems Colonel d'Infanterie en France. On l'avoit chassé de la Cour, parce qu'il s'étoit rendu amoureux de la Princesse de Conti, fille du Roi, & qu'il paroissoit qu'elle aimoit bien mieux lui parler qu'à un autre. Hamilton défit ces Révoltés, qui étoient en fort petit nombre.

Cependant la Reine d'Angleterre étoit à Saint Germain dans une tristesse & un abbattement épouvantable. Ses larmes ne tarissoient pas. Le Roi, qui a l'ame bonne, & une tendresse extraordinaire, sur-tout pour les femmes, étoit touché des malheurs de cette Princesse, & les adoucissoit par tout ce qu'il pouvoit imaginer. Il lui faisoit des présens, & parce qu'elle étoit aussi dévote que mal-

heureuſe, c'étoient des préſens, qui convenoient à la dévotion. Il avoit auſſi pour elle toutes les complaiſances qu'elle méritoit; il la faiſoit venir à Trianon & à Marly, aux Fêtes qu'il y donnoit; enfin il avoit des maniéres pour elle ſi agréables & ſi engageantes, que le monde jugea qu'il étoit amoureux d'elle. La choſe paroiſſoit aſſez probable, les gens qui ne voyoient pas cela de fort près, aſſuroient, que Madame de Maintenon, quoiqu'elle ne paſſât que pour amie, regardoit les maniéres du Roi pour la Reine d'Angleterre, avec une furieuſe inquiétude. Ce n'étoit pas ſans raiſon, car il ny a point de Maitreſſe, qui ne terraſſe bientôt une amie. Cependant le bruit de cet amour ne fut que l'effet d'un diſcours du public, fondé ſur les airs honnêtes, que le Roi ne pouvoit s'em-
pêcher

pêcher d'avoir pour une personne, dont le mérite étoit aussi avoué de tout le monde, que celui de la Reine d'Angleterre, quand même elle n'eût été que particuliére.

M. de Lausun étoit le seul François considérable, qui eût eû part à l'affaire d'Angleterre, parce qu'il étoit le seul qui y fut.

Cependant Sa Majesté Britannique crut lui avoit des obligations infinies, & le laissa en partant dans la confidence de la Reine. A proprement parler, M. de Lausun étoit le Ministre d'Angleterre en France. Il n'avoit jamais été aimé de M. de Louvois, mais il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour gagner les bonnes graces de Madame de Maintenon. Il sçavoit bien qu'il n'y avoit que ces deux côtés, pour pouvoir approcher le Roi,

& peut-être comptoit-il celui de Madame de Maintenon comme le plus sûr. Il jugeoit avec tout le monde, que Madame de Maintenon ne regardoit point M. de Louvois comme son ami: au contraire elle ne le regardoit que comme un Ministre utile au Roi, un Ministre, qui étoit bien avec son Maître, sans qu'elle y eût contribué, & qui étoit bien dans son esprit avant elle. Mais M. de Seignelai, elle le regardoit comme sa créature: quoiqu'elle ne fût pas liée de droit fil avec lui, elle l'étoit par ses sœurs, Madame de Beauvilliers, & Madame de Chevreuse. M. de Lausun crut donc qu'il feroit un grand coup pour lui, & qui plairoit fort à Madame de Maintenon, de tirer l'affaire d'Irlande des mains de M. de Louvois, pour la mettre dans celles de M. Seignelai. Il persuada

persuada si bien la Reine d'Angleterre, que cela fut fait, & peut-être au grand contentement de M. de Louvois, qui ne pouvoit pas être généralement chargé de tout.

Sa santé n'étoit pas aussi robuste qu'elle paroissoit; il n'étoit jamais long-tems sans avoir des accès de fiévre, & ne sçavoit ce que c'étoit que de se ménager dans un tems comme celui-ci. M. de Seignelai avoit la marine, & il paroissoit probable, que comme tous les passages d'Irlande dépendoient de lui, le Roi d'Angleterre seroit mieux servi. Ce n'est pas que sous la direction de M. de Louvois, qui fut, à la vérité, pendant peu de tems, il n'y eut une grande profusion de toutes les choses nécessaires, & cela étoit allé si loin, qu'elles ne purent pas toutes passer avec le Roi d'Angleterre,

d'Angleterre, ni avec la flotte, qui suivit. Il en demeura même encore quantité à Brest.

Il y avoit déja long-tems que la Dauphine étoit malade, & qu'elle ne voyoit presque personne. On n'avoit aucune foi à son mal; cependant elle étoit enflée, & maigrissoit fort. Les Médecins ne lui faisoient rien du tout. A la fin de l'hiver elle s'étoit mise entre les mains d'une femme, qui lui avoit donné d'abord quelque soulagement, & qui en effet l'avoit fait desenfler, mais cela étoit revenu; ensuite elle s'étoit remise encore une fois entre les mains des Médecins. Enfin ils avouérent leur ignorance. Madame la Dauphine voulut tâter des Empiriques: on en consulta beaucoup. Enfin elle demanda au Roi la permission de se mettre entre les mains d'un Prêtre Normand, dont le Maré-

chal

chal de Bellefond étoit entêté, & qui ſe donnoit pour un homme à divers ſecrets. Son premier métier avoit été, demeurant au Collége de Navarre, d'apprendre à ſiffler à des Linottes. Un de ſes amis, ſouffleur de ſa profeſſion, lui laiſſa en mourant tous ſes ſecrets, & le Prêtre s'en ſervit heureuſement. Cela établit ſa réputation: il ſe trouva en Normandie auprès de chez le Maréchal, qui eſt homme à s'entêter fort aiſément. Il vanta le Prêtre, & enfin lui établit une réputation d'habileté, qu'il ne méritoit nullement. Ce fut l'homme, dont Madame la Dauphine ſe ſervit. Elle s'en trouva bien dans le commencement, & redevint enſuite dans le même état. Peu de gens ſe ſoucioient de cette Princeſſe, parce qu'elle ne contribuoit ni à la fortune des perſonnes, ni aux plaiſirs

de la Cour. Il y avoit un tems assez considérable que M. de la Tremoille faisoit l'amoureux d'elle publiquement. Il étoit à la vérité parfaitement bien fait, mais d'une laideur choquante, & l'on peut dire, non commune. On l'accusoit d'avoir l'esprit à l'avenant. On étoit si accoutumé à le voir lorgner, que personne n'y faisoit pas la moindre attention, & l'on ne s'avisoit pas de faire le tort à Madame la Dauphine, de croire qu'elle l'aimât. Cependant quelques gens osérent à la fin le penser. Madame la Dauphine lui parloit, même plus souvent qu'à un autre, parce qu'il se présentoit plus souvent à elle. On n'a pû sçavoir si M. de la Tremoille avoit pris la liberté de lui découvrir sa passion un peu plus évidemment que par des lorgneries : mais enfin la Dauphine lui fit dire par la Darpajon,

ſa Dame d'honneur, de ne ſe plus préſenter devant elle.

Cela ſe ſeroit paſſé entre eux trois, & peut-être Monſeigneur, à qui Madame la Dauphine pouvoit l'avoir dit, ſi M. de la Tremoille ne ſe fût aviſé d'en aller porter ſa plainte au Roi, qui lui répondit, que Madame la Dauphine étoit ſage, qu'elle avoit ſes raiſons pour cette défenſe, & que peut-être le tort qu'elle avoit eu, c'étoit de ne l'avoir pas faite plutôt.

Dans ce tems-là il ſe paſſa une autre ſcéne aſſez conſidérable, à l'égard de Madame la Ducheſſe.

Elle étoit des plus jeunes & des plus éveillées, & raſſembloit chez elle ce qu'il y avoit de plus jeunes femmes, à la tête deſquelles étoit Madame de Valentinois, fille de M. d'Armagnac, plus coquette, elle toute ſeule, que toutes les

femmes du Royaume ensemble.

Dès l'hiver il y avoit eû une grande affaire, M. de Marsan, de qui Madame la Duchesse s'étoit moquée, pendant qu'il étoit amoureux de la cadette Grammond, s'avisa de lorgner Madame la Duchesse, à ce qu'on dit, pour se venger d'elle, & pour en faire un sacrifice à sa Maitresse. Madame la Duchesse répondit aux lorgneries. M. de Marsan écrivit: Madame la Duchesse fit réponse. Ces sortes de vengeances avec une aussi jolie personne, & du rang de Madame la Duchesse retombent bien souvent sur les Maitresses. Je crois que cela fût arrivé, car les deux meilleurs amis de M. de Marsan, qui étoient Commenge & Mailly, étoient amoureux chacun d'une fille de Madame la Duchesse; le premier d'une Mademoiselle de

le Doré, qu'il y avoit long-tems qui faisoit l'amour, & qui l'avoit ait avec le Prince d'Harcourt avant que d'entrer chez Madame a Duchesse. L'autre d'une Mademoiselle de la Roche-Ainard. Elles étoient toutes deux Favorites de Madame la Duchesse, & liérent ce commerce. Il fut découvert. M. le Prince s'en plaignit au Roi. Le Roi lui dit qu'il n'avoit qu'à faire ce qu'il voudroit, qu'il ne se mêloit plus de a conduite de Madame la Duchesse. Madame la Duchesse fut bien grondée. Le Roi ne voulut pas lui en parler, mais il dit à Madame de Maintenon de le faire. Madame de Maintenon en parla . Madame la Duchesse, qui se mit à lui rire au nés, & dit qu'elle n'avoit écrit que pour se mocquer le M. de Marsan.

A cette affaire se mêla un au-

tre incident. M. le Prince, qui, quand il veut sçavoir quelque chose, y prend tous les soins imaginables, mit des gens en campagne pour sçavoir ce qui se passoit chez Madame la Duchesse. On lui vint rapporter, que l'on avoit vû sortir de chez elle un homme, qui se cachoit. M. le Prince envoya querir Madame de Mareuil, qui étoit la Dame d'honneur, pour sçavoir quel étoit cet homme, Madame de Mareuil jura qu'il n'en étoit point entré, & que Madame la Duchesse avoit demeuré tout le jour seule dans son Cabinet avec Madame de Valentinois. On fit de grandes perquisitions: enfin on trouva que c'étoit un Peintre, que Madame de Valentinois avoit fait venir, pour avoir un portrait en petit à donner, à ce que l'on dit, à M. de Barbesieux, qui

étoit

étoit son Amant. Elles furent grondées au dernier point. Elles en fondirent en larmes, & l'on interdit à Madame la Duchesse tout commerce avec Madame de Valentinois, mais elles se rejoignirent bien-tôt, & puis il n'en fut plus parlé.

Tout cela demeura pendant quelque tems dans une assez bonne intelligence, mais peu après le départ de M. le Duc pour l'armée, il y eut une nouvelle sçéne, ou plutôt une continuation de la premiére. M. le Prince en reparla au Roi, mais avec plus de chaleur. Enfin les filles furent chassées. Mesdemoiselles de Doré & de la Roche-Ainard allérent dans des Couvents, Mademoiselle de Paulmi demeura chez Madame la Princesse, & se maria peu de tems après. Le Roi ordonna, que Madame la Duchesse se-

roit

roit toujours avec Madame la Princeſſe ; que quand elle iroit à Chantilly , elle ne recevroit pas de viſite dans ſon appartement. Rien de tout cela ne fut exécuté , hormis qu'elle n'eut plus la compagnie de ſes filles.

Les armées étoient en campagne, celle de M. le Maréchal d'Humieres dans le Pays ennemi: M. de Duras dans le Pays de Mayence avec de la Cavalerie ſeulement, ayant laiſſé toute ſon Infanterie dans les Places , & ſur-tout à Landeau. La diſpoſition de celle des Ennemis étoit, que M. de Baviere devoit être à la tête du haut Rhin : on donna de ce côté-là un Corps de Cavalerie à commander au Comte de Choiſeuil. M. de Lorraine devoit occuper le Palatinat, & l'Electorat de Mayence; M. de Saxe devoit être dans le Pays de Treves,
&

& joindre M. de Lorraine quand il en auroit besoin, & M. de Brandebourg, avec les Troupes de Munster & des Troupes de Hollande dans l'Electorat de Cologne. L'Empereur avoit laissé M. de Bade en Hongrie, pour faire tête aux Turcs avec une armée médiocre.

L'Electeur de Brandebourg fut le premier qui attaqua quelque chose. Il s'étoit déja saisi de nuits, quand les Troupes du Roi l'avoient abandonné. On avoit aussi retiré toutes les Troupes Françoises de Keiserswert, & l'on y avoit laissé une garnison Allemande. Ce fut à cette Place, qui étoit mauvaise, que s'attaqua M. l'Electeur de Brandebourg. Il ne fut que trois jours devant: le quatriéme la garnison Allemande obligea Marconié, qui en étoit Gouverneur, & qui étoit François,

çois, de se rendre. Le Roi n'avoit plus de Place où il y eut de ses Troupes que Bonne. M. le Cardinal de Furstemberg en étoit parti, quand il avoit vû les Troupes de M. l'Electeur s'approcher du Pays de Cologne, & étoit venu demeurer à Metz. Cependant M. l'Electeur de Brandebourg n'osant pas attaquer Bonne dans les régles avec son armée, se contenta de l'investir, & peu de tems après se résolut de la bombarder. M. de Lorraine étoit arrivé à Francfort, & tous les Princes, dont les Troupes composoient l'armée, qui devoit agir de ce côté-là, s'y étoient rendus. On y tenoit force Conseils de Guerre, où l'on ne décidoit rien, chacun parloit selon son intérêt, tous vouloient que l'on attaquât une Place, mais chacun vouloit que ce fût celle qui étoit la plus près de ses Etats, &

par

par conſéquent celle qui les pouvoit le plus incommoder. La Ville de Francfort vouloit abſolument Mayence, & offroit une ſomme conſidérable, & de fournir tout ce qui ſeroit néceſſaire pour les frais du ſiége. Cela étoit tentant, mais M. de Lorraine n'y opinoit pas, parce qu'il avoit peur de riſquer ſa réputation ; il ſçavoit la quantité de Troupes qu'il y avoit dans la Place. Le Marquis d'Huxelles avoit de la réputation, parce que M. de Louvois l'avoit élevé en très-peu de tems. M. de Duras étoit en Alſace avec une Armée conſidérable : tout cela faiſoit douter du ſuccès du ſiége.

L'Eſpagne avoit une envie demeſurée de voir des enfans à ſon Roi. Peu de jours après que la Reine fut morte, on propoſa au Roi Catholique de ſe remarier, & on lui fit voir les portrais de l'In-

l'Infante de Portugal ; de la Princesse de Toscane, & de la troisiéme fille de l'Electeur Palatin, dont l'aînée avoit épousé l'Empereur, & la seconde le Roi de Portugal. On ne sçait si ce fut le goût, dont il n'avoit guéres, qui prévalut, ou les conseils de ses Ministres, qui étoient l'Echo de M. de Mansfeld, mais il choisit la fille de l'Electeur Palatin, qui étoit des trois la moins belle. On demanda des Vaisseaux au Roi de Portugal pour l'aller chercher. Le Ministre du Roi obligea le Roi de Portugal à n'en point donner. M. de Mansfeld fut choisi par le Roi d'Espagne pour l'aller épouser. Il s'embarqua sur un Vaisseau Portugais, passa en Anglettere, vit le Prince d'Orange comme Roi, ce qu'avoit déja fait l'Ambassadeur d'Espagne, & l'Envoyé de l'Empereur, prit des ordres du

Prince

Prince d'Orange, pour que l'on lui fournît en Hollande tous les Vaisseaux qui seroient nécessaires pour la sûreté du passage de la Reine, & s'en alla à la Cour de l'Empereur.

La Flotte de la Méditerranée se mit en mer sous le commandement du Chevalier de Tourville ; l'on publioit, que ce n'étoit que pour la Méditerranée : cependant il ouvrit ses ordres secrets, & trouva que c'étoit pour passer dans l'Océan, & venir à Brest joindre le reste de l'Armée Navale, elle étoit composée de vingt-deux Vaisseaux de Guerre. Il y en avoit beaucoup parmi, qui ne pouvoient soutenir ni un combat, ni l'effort d'une tourmente. On n'avoit voulu que paroître, & mettre beaucoup de Vaisseaux sur mer. La Flotte fut long-tems à passer ; on pressoit extrêmement l'armement de Brest ; on envoyoit Cou-

Couriers sur Couriers au Maréchal d'Estrées, qui étoit Vice-Amiral, & qui comptoit de commander toute cette Flotte. Jamais la France n'en avoit mis une si nombreuse sur pied, & jamais elle n'avoit paru plus nécessaire. On sçavoit la jonction de beaucoup de Vaisseaux Hollandois avec les Anglois, & qu'ainsi ils ne manqueroient pas de mettre les premiers en mer. On avoit beau presser pour les nôtres; cela étoit inutile, parce qu'il manquoit une infinité de choses qu'il falloit qui vinssent de différens endroits, & l'on n'alloit pas commodément des Ports de la Manche à ceux de l'Océan, de maniere que les Anglois nous tenoient une infinité de choses bloquées. On attendoit un gros Vaisseau de Dunkerque, qu'on n'osa faire joindre. Nos matelos n'étoient pas en grand nom-

ombre, la Religion en avoit fait vader une infinité, & des meil-eurs, & il en falloit un furieux ombre. On fut donc obligé de rendre des Batelliers de la riviere le Loire pour les remplacer, mais l falloit les dresser; tout cela demandoit du tems, & à la Cour on n'en vouloit pas donner. M. de Seignelai donna ses ordres, pour que tout ce qui étoit nécessaire tâchât au moins d'arriver, & il partit de Versailles pour se rendre à Brest, où le Maréchal d'Estrées le reçut fort bien, quoique dans le fond du cœur ils ne fussent nullement amis. Ils eurent une conférence sur la marine, & dans la conférence M. de Seignelai lui donna une Lettre du Roi, qui lui marquoit qu'étant informé des desseins des Ennemis, il le croyoit plus nécessaire à commander le long des Côtes les Troupes qu'il avoit, qu'à commander l'Ar-

l'Armée navale. La Lettre étoit fort douce, mais il n'y avoit miel qui pût faire avaler un tel poiſon. Le Maréchal ſentit le dégoût de celui-ci auſſi vivement qu'on le peut ſentir. On lui avoit fait toujours, & dans tous les tems, commander les Flottes, il avoit toute l'expérience que l'on peut avoir, il étoit revêtu d'une grande dignité, & on lui ôtoit ſa fonction dans le tems qu'elle étoit la plus brillante, ſous un fort mauvais prétexte, pour la donner à un homme, dont la dignité, le mérite & la naiſſance étoient fort inférieurs au Maréchal, mais celui à qui on la donnoit étoit un homme ſoumis, qui de tout tems avoit été des plaiſirs de M. de Seignelai, & qui étoit le ſeul homme de la marine, pour qui il eut une ſorte de confiance & d'amitié. Le Maréchal ſoutint ce coup avec douleur, mais ſans

baſ-

bassesse, & partit pour aller donner ses ordres où le Roi lui ordonnoit. M. de Seignelai cependant trancha du maître dans la marine, comme font tous les Ministres du Roi chacun dans leur district; donna des ordres, signez LOUIS, & plus bas *Colbert*. Il étoit enfin Général en tout, hors qu'il ne donnoit pas le mot, & même il en avoit & les habits & la mine. Dans sa pénible fonction il parla d'aller attaquer les Ennemis jusques dans leurs Ports, exagéra le peu de cas que le Roi faisoit des combats de mer, qui s'étoient donnés jusqu'à lui, & dit qu'il prétendoit que ces combats fussent dorênavant plus décisifs, & que l'on allât d'abord à l'abordage. Il s'embarqua, demeura quelque tems embarqué, & fit faire de grandes provisions. En un mot il n'y eut personne qui

n'eût

n'eût cru qu'il alloit tout de bon commander l'Armée. Quand on sçut cette nouvelle à la Cour, elle parut fort extraordinaire Tout le monde, grands & petits, s'y trouvoit intéressé, & il n'y avoit personne qui ne songeât, que puisque l'on faisoit un aussi grand tort à un homme de la dignité du Maréchal d'Estrées, on devoit s'attendre à pis. M. de Seignelai s'ennuya bien-tôt sur son Vaisseau : on n'avoit nulle nouvelle de la Flotte de la Mediterranée, cependant les Ennemis parurent à la hauteur de Ouessant, qui est une petite Isle à huit lieues de Brest, & parurent au nombre de soixante Vaisseaux. On avoit de petits Bâtimens de garde, qui en vinrent avertir. Le Maréchal d'Estrées s'en revint incessamment à Brest, parce que c'étoit la grande affaire. M. de Seignelai, qui n'avoit

n'avoit plus d'affaires, songea à ses plaisirs, joua gros jeu, fit l'amour aux Dames de Brest, conserva peu le *décorum* de Ministre, laissa promener les Ennemis huit ou dix jours le long des Côtes & souffrit qu'il vînt une Escadre de dix-huit ou vingt vaisseaux à demi-lieue de la Côte & à quatre de Brest. Pendant ce tems-là pourtant le convoi qu'il attendoit des Ports de la Manche arriva fort heureusement. Il lui vint aussi des vaisseaux de Rochefort, chargés de ce qui manquoit pour la Flotte. Il lui vint des matelots de tous côtés: enfin cette Flotte, à qui tout manquoit huit jours avant qu'il arrivât, mais à un tel point que les Officiers ne vouloient pas même monter sur leurs vaisseaux, fut pourvûe de tout au de-là de ce qu'il falloit.

Malgré cette heureuse réussite

& les plaisirs que prenoit M. de Seignelai, il ne laissoit pas d'avoir ses heures de chagrin. La Flotte de Provence n'arrivoit pas, on avoit nouvelle qu'elle avoit passé à Cadix il y avoit bien du tems. Celle des Ennemis étoit justement au passage pour arriver à Brest, on avoit envoyé au-devant des vaisseaux qui ne revenoient pas. On lui rendoit aussi compte de l'inquiétude du Roi. Elle augmentoit la sienne, d'autant plus qu'il avoit emporté l'armement du Roi à lui, & que tous les autres Ministres n'en avoient pas été d'avis. Il se lassa enfin de voir continuellement cette Escadre des Ennemis s'avancer du côté de Brest, il en fit sortir une de dix vaisseaux de la Rade, pour donner la chasse aux Ennemis quand ils paroîtroient : cela leur fit tenir un peu bride en main. Le

vent

vent avoit toujours été assez bon aux Ennemis, il changea un soir & fut si violent, qu'il les obligea de quitter Ouessant & de se retirer aux Cotes d'Angleterre. Ce vent qui leur étoit contraire, étoit bon à l'Armée de Provence. Tourville, qu'il y avoit deux jours qui étoit à vingt lieues de Brest, & qui avoit sçû par un petit Bâtiment Anglois, qu'il avoit pris, que l'Armée des Ennemis étoit à la hauteur d'Ouessant, jugeant qu'ils n'avoient pas pû demeurer en cet endroit, fit donner toutes les voiles & arriva dans l'endroit où se tenoit ordinairement leur Escadre. Il y avoit vingt-quatre heures qu'ils s'en étoient retirés : ainsi son arrivée fut due à un coup du Ciel, car il eut été obligé de s'en retourner ou d'aller à Rochefort, si les Ennemis eussent

encore demeuré long-tems là. La joye de son arrivée fut grande à Brest & encore plus grande à la Cour, où l'on commençoit d'en désespérer.

On avoit déja commencé à faire marcher en Flandres les Troupes de Guienne, le Maréchal de Lorge avoit eu aussi avis qu'on l'en tireroit bientôt. Il n'y avoit plus d'autres troupes qu'en Bretagne & en Normandie. Elles eurent aussi ordre de marcher en Flandre aussi-tôt que le Courier eut apporté la nouvelle de l'arrivée de M. de Tourville.

La chose du monde que l'on souhaitoit le plus en France, & qui nous étoit la plus importante dans la conjoncture présente, étoit la mort du Pape. On apprit qu'il étoit malade à l'extrémité. Lavardin, qui avoit été envoyé Ambassadeur à Rome, parce qu'on

n'en avoit pas pû trouver d'autre qui y voulût aller, dans l'assurance où l'on etoit à peu près de ne pas réussir à une si penible Negociation, avoit éte rappellé. Ce Ministre s'étoit fort mal gouverné avec le Cardinal d'Estrées, & avoit pris des engagemens tout contraires aux siens, & à tous ceux que la France avoit. Avant que de partir de Paris il avoit commencé à prendre des liaisons avec l'Abbé Servien qui avoit été envoyé du Pape pour porter la Barete aux Cardinaux nommés. L'Abbé Servien étoit ennemi particulier du Cardinal. Il étoit François, mais établi à Rome depuis long-tems avec une charge chez le Pape, & vouloit faire sa fortune indépendamment de la France. Cet Abbé donna à Lavardin des vûes toutes contraires, à celles qu'il devoit prendre, d'autant

plus que l'intention du Roi & de M. de Croissi Secrétaire d'Etat des Etrangers étoit, que l'Ambassadeur ne fît rien que de concert avec le Cardinal, qui étoit un homme d'un esprit supérieur, qui depuis long-tems étoit à Rome, qui outre cela y avoit fait beaucoup de voyages, & par conséquent connoissoit beaucoup mieux cette Cour qu'un homme qui n'y faisoit que d'arriver. Dans toutes les affaires qui se rencontrérent pendant l'Ambassade de Lavardin, il jettoit la faute sur le Cardinal d'Estrées; mais lui plus sage & plus posé ne donnoit des coups à Lavardin que quand ils pouvoient bien porter. On avoit donné à l'Ambassadeur beaucoup d'Officiers de Marine & des Gardes pour l'accompagner à Rome, afin qu'il ne lui arrivât rien. Il rendit tous ces gens-là mal contens

ns de ses manieres, de sa mau-
aise chere, de son peu d'aparat,
u lieu que le Cardinal d'Estrées
agnoit le cœur à tous par ses ma-
ieres honnêtes & par sa magni-
cence. Enfin pendant deux ans
t demi que Lavardin fut Ambas-
adeur à Rome, il ne s'attira que
eaucoup de brocards, dépensa
ien de l'argent, ne parut guéres,
t ne réussit à aucune de ses Né-
ociations. Cela n'étoit pas bien
tonnant, vû l'obstination du
Pape & la haine qu'il portoit au
Roi & à la Nation : haine qui n'a
que trop paru par la maniére dont
l a engagé toute l'Europe con-
re nous & par le peu de secours
qu'il voulut accorder au Roi
d'Angleterre, qui perdoit son
Royaume, parce qu'il étoit trop
zelé Catholique. Ce Roi, en par-
tant de France, avoit envoyé
M. Porter, homme de beaucoup
K 4 d'es-

d'eſprit, pour tâcher de tirer du ſecours de Sa Sainteté qui ne lui donna pour tout réconfort que des Chapelets & des Indulgences, choſe fort peu néceſſaire à d'autres qu'à des devots conſommés, & qui n'étoit d'aucune utilité pour conquérir un Royaume. Porter s'en revint fort peu édifié de Sa Sainteté, qui diſoit envoyer à l'Empereur, pour faire la guerre contre les Turcs, un argent que l'Empereur employoit contre le Roi.

Quand on vit le peu de ſuccès de l'Ambaſſadeur dans ces affaires, la dépenſe furieuſe qu'il faiſoit au Roi & le beſoin qu'on avoit d'Officiers, on lui envoya ordre de revenir. Le Pape ne ſe portoit pas bien, la Reine de Suede, qui ne nous aimoit pas, & le Cardinal Aſolin, qui étoit ennemi déclaré de la France, & avoit part

à la confiance du Pape, étoient morts à peu de tems l'un de l'autre. Il y avoit eu, disoit-on, une prédiction sur leur mort, & l'on y joignoit aussi celle du Pape. Sa mauvaise santé & son âge, qui passoit quatre-vingt ans, étoit la plus sûre prédiction. Quelques gens ont cru que sa mort, que l'on prévoyoit prochaine, eut plus de part au rappel de Lavardin que son peu de progrès dans les Négociations.

Dans toutes les petites affaires qui se passérent en Flandres, les Troupes du Roi, quoiqu'il y en eut beaucoup de nouvelles dans l'armée, avoient l'avantage sur celles des Ennemis, mais ils en avoient un autre, qui étoit qu'il en desertoit un nombre infini des nôtres, & que des leurs il n'en desertoit point. L'affaire la plus considérable qu'il y eut fut un dé-

détachement où St. Gelais commandoit. On tomba ſur une partie des Gardes à cheval du Roi d'Eſpagne aux Pays-Bas. Ils témoignérent une bravoure extraordinaire & revinrent juſqu'à cinq fois à la charge, ils furent pourtant tous tués & faits priſonniers ; comme la Cavalerie des Eſpagnols n'étoit pas montée, les Gouverneurs des Places faiſoient ce qu'ils pouvoient pour la monter à nos dépens & envoyoient beaucoup de partis pour prendre des chevaux au fourage. Il y en eut un d'aſſez inſolent pour venir ſe mettre entre les Gardes pour prendre des chevaux dès le ſoir à l'abreuvoir, & il fut aſſez indiſcret pour tirer. Rien ne le pouvoit mieux faire découvrir : auſſi le fut-il, & le bruit en vint auſſi-tôt au Quartier général, que les Gardes étoient attaqués. Tous les jeunes

gens,

gens, qui y étoient montérent à cheval, & pousſérent ſans ſavoir ce que c'étoit: le Prince de Rohan, fils de M. de Soubiſe, eut le genou caſſé; Nogaret un cheval tué ſous lui, & le bras un peu égratigné. Tout le parti fut ſacrifié, il ne s'en ſauva pas un ſeul. C'étoient-là les grandes affaires du Maréchal d'Humieres, à cauſe des ordres qu'il avoit. Pour ce qui regardoit l'armée de M. de Duras, on n'y avoit point encore vû d'Ennemis & il n'y avoit eu que de la Cavalerie raſſemblée.

M. de Lorraine avoit envoyé à l'Empereur pour ſavoir s'il vouloit abſolument que l'on aſſiégeât Mayence & lui en remontrer les inconvéniens. Il en reçut l'ordre & s'y diſpoſa. La nouvelle vint à Verſailles de cette réſolution. La joye en fut grande, le Roi même & M. de Louvois dirent, que ſi

les Ennemis avoient pris un conſeil d'eux, ils n'auroient pas fait autre choſe. Il y eut beaucoup de paris à la Cour, qu'ils l'attaqueroient ou qu'ils ne l'attaqueroient pas, le Maréchal de Bellefonds, qui tient de l'extraordinaire en tout, paria encore trois jours après que la nouvelle fut venue de l'ouverture de la Tranchée, qu'ils ne l'attaqueroient pas. Mayence étoit un ſi grand événement, que tout le monde avoit les yeux attachés deſſus.

L'Empereur s'avança à Neubourg pour le Mariage de la Reine d'Eſpagne. Il devoit venir enſuite à Auſbourg pour tâcher de faire déclarer ſon Fils Roi des Romains, qui étoit déja Roi d'Hongrie. Jamais il ne pouvoit prendre une plus belle occaſion, toute l'Allemagne étoit dans ſes intérêts, & Proteſtans & Catholiques;

liques; & c'étoit peut-être la seule fois que cela s'étoit ainsi rencontré, & s'il y avoit un tems où le Roi ne pût lui apporter d'obstacle, c'étoit celui-là.

M. de Baviere se rendit à Mayence. M. de Lorraine y disposa ses attaques & en fit trois, qui furent celle de l'Empire, celle des Saxons, & celle des Bavarois: l'armée n'étoit composée que de quarante mille hommes, la quantité de Troupes qu'il y avoit dans Mayence, faisoit qu'ils étoient obligés de monter une Tranchée très-forte, & leurs Troupes en étoient fort fatiguées. Quand M. de Duras vit le siége en train, il commença à rassembler son armée, fit joindre la Cavalerie & l'Infanterie, passa le Rhin à Philisbourg, entra dans le Palatinat, & voulut occuper les Postes que remplissoient des Troupes

de M. l'Electeur de Baviere commandées par M. de Serini, qui étoit son Général. On en reprit d'abord quelques-uns & l'on fut à Heidelberg, qui étoit l'endroit où il y en avoit davantage, ne doutant point que l'on ne l'emportât; mais cela ne réussit pas comme l'on avoit espéré. M. de Serini jetta beaucoup de Troupes dedans & se retira dans les bois avec le reste. On voulut faire attaquer Heidelberg, mais l'on y trouva trop de résistance. M. de Duras jetta la faute de la réussite sur Tessé Maréchal de Camp, qui avoit eu l'ordre de l'évacuer & de le raser; disant qu'il l'avoit assuré que cette Place ne pourroit être en un moindre état de défense. Il fallut s'en revenir avec sa courte honte. On prit & brûla un assez gros Bourg où il y avoit beaucoup de Troupes, & tous les Châteaux

Châteaux qui étoient à portée d'incommoder l'Alſace pendant l'hiver. On fit environ quatre mille priſonniers dans toutes ces Places & on les envoya en France, où ils furent diſperſés dans les Villes.

Dans le tems que l'on commença à parler du ſiége de Mayence par l'armée d'Allemagne, on eut peur que celle de Flandres n'attaquât Dinan, qui étoit une Place de la derniere importance pour le Roi. On fit partir Guiſcard Colonel de Normandie & Brigadier, pour aller ſe jetter dedans avec ſes deux Bataillons. Il étoit très-brave garçon & avoit beaucoup de mérite, mais ſix mois auparavant on ne le croyoit pas ſeulement digne d'être Colonel de Normandie & on lui avoit donné tous les dégoûts imaginables. Il paroiſſoit à la Cour que l'on avoit

envie de secourir Mayence. On en parloit beaucoup, on disoit aussi que le Roi avoit permis à M. le Maréchal d'Humieres de donner bataille, de maniere que tout le monde étoit fort éveillé sur les événemens. On ne doutoit point aussi de voir un combat naval, de maniere que tout étoit aussi en mouvement sur cela. On fut quelques jours à raccommoder les vaisseaux, & à faire prendre de l'eau à ceux de Provence en attendant que le vent fût bon pour sortir de Brest. Il y avoit des Officiers qui devoient passer en Irlande. Gacé, qui étoit Gouverneur du Pays d'Aulnis & de la Rochelle, avoit eu le dégoût que l'on y avoit envoyé à la fin de l'hiver la Trousse pour y commander. La Trousse se trouva extrêmement mal, & par conséquent dans l'impossibilité de ser-

ſervir. On y euvoya S. Rhut prendre ſa place : ce dégoût-là fut plus violent pour Gacé que le premier. Il demanda à aller ſervir en Irlande & il fut Lieutenant Général du Roi d'Angleterre. Outre lui, le Roi envoya encore le Marquis d'Eſcarts vieux Brigadier, avec MM. d'Hoquincourt, d'Amanſe & de S. Pater, qui étoient de jeunes Colonels. On fit appareiller un vaiſſeau pour les porter, & quand le vent fut bon, la Flotte mit à la voile. Le Vaiſſeau deſtiné pour l'Irlande & une grande Flute deſtinée à porter les Equipages ſe ſéparérent de l'Armée navale pour aller en Irlande, mais la Flotte, ſur laquelle étoit M. de Seignelai, s'en alla deſcendre à Belliſle. Le Vaiſſeau dont je viens de parler, deſtiné pour l'Irlande, fut attaqué par
les

les Anglois à son retour à Be
lisle & le Capitaine en fut tu
Voilà à quoi se termina pour lo
l'exploit de la plus formidab
Armée que le Roi eut jusqu
présent mis sur mer.

FIN



